

Une année de la vie de l'Illustré – 1940 –

On est donc en pleine guerre. L'Europe est à feu et à sang. La drôle de guerre, c'est terminé. L'Allemagne a envahi la France, elle défile à Paris. Pétain prend le pouvoir et commence ses turpitudes avec ses sbires dont le principal et le plus influent, Laval. Un Pétain déjà à moitié sénile qui fera les quatre volontés de l'Allemagne tout en donnant à croire qu'il est le bon père des Français. Le culte de Pétain touche à des sommets. A se demander si chaque Français n'est pas devenu sénile à son tour ! On a vu dans un précédent article qu'il en était un peu de même pour nous autres Vaudois avec le Général Guisan. On a vu précédemment qu'on avait besoin de grands hommes pour nous guider. A ce titre, l'Allemagne a Hitler et ses comparses, belle bande de furieux criminels.

Le Führer – en route vers l'enfer - a débarqué à Paris et a piétiné de joie sur la place du Palais de Chaillot. Il la tient, sa revanche. Pour celle-ci, il ne craint pas de poursuivre dans sa destruction presque systématique du continent.

Une seule nation résiste, la Grande Bretagne, avec à sa tête Churchill. Ce sera la guerre sur la mer, dans les airs, dans les colonies, partout ou presque.

Les journaux commentent. A leur manière, car il est déjà certain que la censure veille. Il ne faut pas déranger les Allemands avec lesquels par ailleurs on conclut des accords dont seul le Conseil fédéral a la teneur. Le petit peuple lui, croit ce qu'on veut lui faire croire, travaille, vit presque normalement, si ce n'est que la mobilisation perturbe tout de même la vie des villages, des familles, des sociétés. On s'arrange.

Un journal tel que l'Illustré poursuit sa route. La guerre occupe certes le gros du contenu. Pourtant le pays, mis à part les nouvelles de la troupe, offre de bons sujets : paysages, sports, ski en particulier, alpinisme. Et puis la mode suit elle aussi son cours. On se bat où l'on se fait martyriser à peu de distance de la frontière, tandis qu'ici, on peut encore jouir de la vie. Etre bien habillé. Et tutti quanti. La Suisse, en raison de sa neutralité, apparente tout au moins, est un îlot. On ne va pas le regretter. Mais combien de compromissions dans cette paix en nos frontières ? 75 ans plus tard on n'est pas sûr d'en avoir fait le tour.

L'Illustré reste un bon journal, qui tente d'informer malgré la censure. Qui propose des photos innombrables dont beaucoup, avec le temps, deviendront de véritables documents.

L'Illustré mérite toute notre attention. C'est un témoin formidable de cette triste époque. Le consulter pour ces temps-là, c'est retrouver, en premier ... la guerre. Si terrifiante que l'on a encore de la peine à croire aujourd'hui qu'elle ait pu vraiment exister.



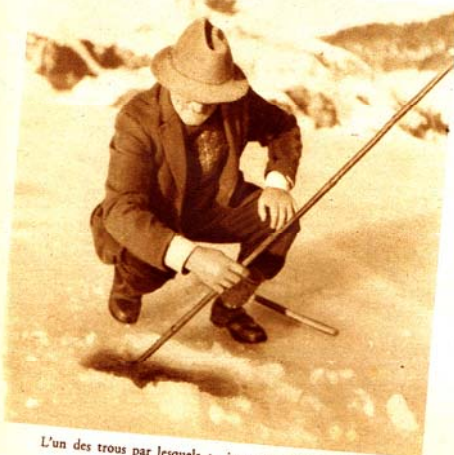
L'ILLUSTRÉ S. A. · LAUSANNE-ZOFINGUE



Le pêcheur et ses aides s'en vont à la recherche d'une zone propice.



On commence par percer un bon trou dans la glace.



L'un des trous par lesquels on immerge et retire le filet.

Serti dans de belles forêts, le lac de Joux est l'un des plus hauts lacs de cette importance: il mesure plus de 10 km. carrés. On voit quelle belle patinoire cela fait lorsqu'il est complètement gelé de décembre à avril. La glace, sur ce lac à l'altitude de 1010 m., atteint parfois jusqu'à 80 cm. d'épaisseur, si bien que l'on y circule facilement en automobile. Il n'est pas rare non plus de voir cette vaste patinoire se transformer en aérodrome, où des avions de Lausanne et de Genève viennent souvent se poser. Très poissonneux, ce lac est continuellement sillonné par des pêcheurs qui, l'hiver venu, n'en continuent pas moins leur travail. Ce n'est pas la glace, en effet, qui les empêche. N'était le paysage typiquement jurassien, on se croirait, en les observant, dans quelque région polaire. Comme les Esquimaux, ces pêcheurs font des trous dans la glace pour y tendre des appâts auxquels le brochet viendra mordre. Le plus curieux, c'est de les voir tendre leurs filets. Tout d'abord ils taillent à coups de hache deux trous distants d'une quinzaine de mètres. On se servira de ces deux orifices pour tendre, à l'aide d'un bâton, le filet sous la glace. Au bout de deux heures environ l'engin est retiré. Lorsque la glace est transparente comme du verre, il est facile de suivre le mouvement des poissons et de retirer le filet sitôt qu'il est bien garni.

Les brochets et veugérons pêchés dans cette eau glacée sont d'une délicatesse remarquable, aussi sont-ils fort recherchés: leur renommée s'étend même au delà de nos frontières, particulièrement en France, dans l'Ain et le Doubs. De même, certains restaurants de la Suisse romande sont connus pour leurs fritures du lac de Joux. Un bon métier, mais qu'il ne faut pas craindre de pratiquer par des froids sibériens...

G. M.

La pêche à l'esquimaude sur le lac de Joux

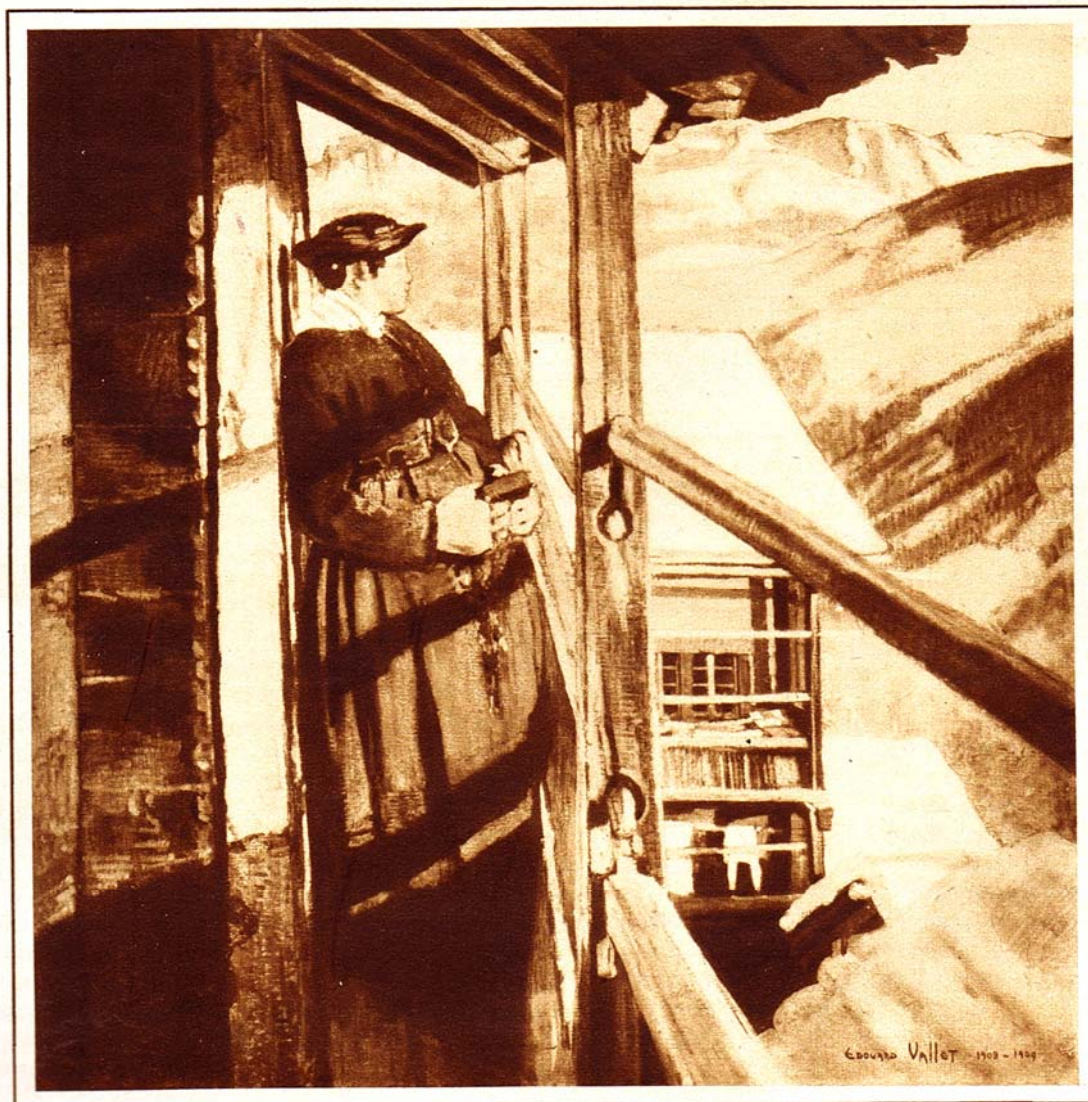


Pêche hivernale, nature morte propre à tenter un poisson.



Les poissons en réserve sont jetés dans des viviers.

Un petit crochet par la Vallée ne nous fera pas de mal. G.M. = Georges Meylan, photographe.



*Ed. Vallet (1876-1929). — Dimanche matin en Valais.
Propriété de la Confédération dép. au Musée de Zurich. — (Photo A. Krenn, Zurich)*

La

35 cts - No 6

8 février 1940
Paraît le jeudi.

L'Illustré

L'ILLUSTRÉ - S. A.,
101, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL:
Imprimerie Ringier & Cie S. A., Zollikon



*Une charmante
vedette de l'écran français*

*C'est Lisette Lanvin, dont l'expression doucement mélancolique
fait merveille dans les films que joue cette sympathique artiste.*

La beauté n'a pas d'époque.

LE PATOIS VAUDOIS

Par J. Cordey.

Une brave vieille chargée de quatre-vingts années — les huit croix comme on dit en Provence — à qui on demandait à quel âge une femme ne songe plus au mariage, répondit en son patois : « Vo faut le demandâ à onna pe vilhîe que mè. » (Il faut le demander à une plus âgée que moi.) Elle aurait répondu de même si on lui avait demandé de quand date notre patois. Il se perd en effet dans la nuit des temps, et porte la trace des différentes peuplades qui ont vécu sur notre sol : Ligures, Helvètes, Romains, Burgondes, Francs. Les savants ont fait passer ces vocables à travers leur crible linguistique et en ont déduit la formule suivante, quant à sa provenance : « Dans une jointée de patois, on trouve : une grosse poignée de latin, une pincée de celtique, un soupçon de german. » Gardez-vous donc de vous représenter le patois comme du français déformé, mutilé, meurtri. Non. Le patois n'est pas le frère caricaturé du français. Il en est le frère, frère de père et de mère, que les circonstances ont réduit à sa légitime. Il n'a eu pour tout bien que la tradition orale, déposé qu'il fut par le patois de l'Île-de-France (devenu le français).

Le patois vient du latin. Mais si la langue latine n'a pas évolué pendant plusieurs siècles, la langue parlée a extrêmement varié, que les soldats romains, les colons, les marchands ont introduite dans nos contrées. Cette langue — le bas latin ou latin vulgaire — altérée plus tard, quant à la prononciation, par les peuples dits barbares, les Burgondes et les Francs, qui l'adoptèrent, est à l'origine de nos patois romans. Langue principalement parlée. Comme elle ne pouvait s'appuyer sur aucune règle ou autorité littéraire écrite, permanente, grammaticale ou diccionnaire, elle fut exposée à se modifier profondément selon les temps et selon les lieux. Cette évolution originale, sorte de repliement sur soi-même, fut favorisée par les difficultés des communications, le morcellement des territoires seigneuriaux et l'ignorance générale. Le dialecte varia presque à chaque territoire, chacun puisant à droite et à gauche ce qui était nécessaire à sa propre subsistance.

À la suite du partage de l'empire de Charlemagne, notre pays fut rattaché au Royaume de Bourgogne. Une barricade surgissait ainsi au sud et à l'ouest par la formation des Etats voisins, germes de la France, avec lesquels il avait été uni autrefois. L'unité linguistique, amorcée par l'empereur « à la chaîne ferree » (Chanson de Roland) disparut. Notre patois, trop faible cependant en regard des dialectes voisins, langue d'oc et langue d'oïl, finit par osciller entre les deux. Il fut attiré à la fois par le Midi de la France, avec lequel la Savoie nous reliait par continuité, et par le Nord, dans l'orbite duquel il gravita. Les savants l'ont catalogué sous la rubrique franco-provençal.

Une question se pose maintenant. Comment notre patois vaudois, si vivace et si vivant, parlé pendant six siècles, a-t-il petit à petit été grignoté par le français de l'Île-de-France, devenu langue officielle de la « douce France » après la croisade des Albigeois ?

Il y eut à cela les agents les plus énergiques : l'insurrection des communications, le commerce, l'émigration, les services mercenaires, la Réformation avec la lecture de la Bible, les réfugiés de l'Edit de Nantes. Et aussi la mode. Car les mots *mode de Paris* ont toujours exercé leur influence magique sur les dames d'abord — inspiratrices de la poésie — puis sur tout le peuple. L'importation du français commença, puis se continua lentement, lentement, comme dans le vase brisé :

... la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Aujourd'hui, le tour est fait. Le patois vaudois est à l'agonie. Il se meurt.

Mais, avant de rentrer dans le « grand tout », il a écrit son testament. Amis, lisez-le avec émotion. Le voici :

Ceci est mon testament.

Moi, Patois vaudois, fils authentique du latin de Rome, frère du parler de l'Île-de-France, encore sain de corps et d'esprit, quoique dans la millième année de mon âge, fais savoir à tous intéressés que je dispose de mes biens de la façon suivante :

1° J'institue pour mon légataire universel et obligé le brave peuple vaudois. Nous avions l'un pour l'autre une affection que les siècles ont consolidée. Cent générations successives ont forgé la chaîne qui nous a unis, la chaîne forte et douce. Je lègue donc à chacun de ses ressortissants :

a) D'abord son nom de famille, marqué de mon empreinte, à valoir in æternum, comme disait mon père le latin ;

b) Puis les noms de hameaux de ses localités, de ses champs, de ses prés, de ses bois, in sæcula sæculorum, comme aimait à s'exprimer mon ancêtre ;

c) Je lui lègue aussi son accent, à chacun selon sa région, à charge pour lui de le modeler à mon image et d'en user pour un temps ;

d) Puis, je lui lègue une partie de mon vocabulaire, affiné (donc déformé), francisé. Il pourra en user à son gré — il ne s'en fera pas faute — dans la conversation familière. Je lui en assure la jouissance et l'usufruit jusqu'à l'âge de sa majorité dans la pratique de la langue française ;

e) Enfin, je lui lègue, à charge pour lui d'en composer son moi, tout ce qui était mon essence, mon esprit.

Telles sont mes dernières volontés, écrites en l'an du Seigneur 18... 19..., je ne sais plus, je suis si vieux.

Signé : Patois vaudois.

Est-il bien nécessaire de commenter chacun de ces cinq legs ? Contentons-nous, à titre de démonstration, de citer quelques-uns de nos noms de famille, qui ne sauraient renier leur origine patoise : de *grindzo*, grincheux, on a fait Gringet, Grognoz ; de *retso*, qui rechigne, on a tiré Leresche ; Frossard vient de *frossare*, plus tard *frèsâ*, meurtrir, briser ; Corboz, de *corbo*, courbé. Basset s'explique de lui-même ; *tsambetta*, jambon, a formé Chambettaz ; Benvegnin vient de *bin veigneint*, qui croît bien ; *guégnâ*, qui louche, nous a valu Guignard et Guignet ; Potterat vient de *potta*, lèvres, moue ; Sordet, de *soriaud*, sourd. *Nâi*, noir, est le père de Lenoir, Neyroud ; *valet*, fils, de Vallotton ; Besson, en patois, signifie jumeau ; Fayet et tiré de *fâo*, fayard ; de même Dufey, Dufaux, Faguet, Cauderay, Ducoudray dérivent de *câodrà*, coudrier ; Pery, de *pèrà*, poirier ; Forney, Fornerod, Fornallaz, Fornachon, de *for*, four, ou *fornet*, fourneau ; Manigley, c'est le menuisier, en patois ; Cosandey, le tailleur ; Bovay, le bovaïron ; Mogninier, Mogeon, ont *modzon*, petit bovin, pour origine, etc., etc., etc.

Quant aux noms de lieux, faut-il rappeler parmi des centaines d'autres, que Vernand vient de *verne* ; Montblesson, de *blesson*, poires blettes ; Bret, le lac, de *bret*, sauce ; Fey, de *fâo*, fayard ; Pency, de pin ; Publoz, de *publio*, peuplier ; Gollie, de *gollie*, étang ; Trabadan, de *trâ*, pressoir à Badan.

Et pour ce qui concerne notre vocabulaire, combien de vieux mots demeuront longtemps en notre compagnie. D'ailleurs, par quoi remplacer : *batoiller*, *craser*, *joutimasser*, *lambiner*, *éclater*, *épêcler*, *croûte*, *ronner*, *bouèler*, *couiler*, *piouler*, *piorne*, *requinquer*, *rebouiller*, *camber*, *cramine*, *gonfle*, *carre*, à *bouclon*, *accouet*, *appondre*, *déguiller*... et les autres ? Une légion au total.

Patois de mon pays, miroir du sol natal,
Vieux comme nos cités et fort comme nos terres,
Tu représentais bien ces âpres caractères
Que l'air de nos coteaux trempe comme un métal.
A. Theuriet.

Non, notre patois n'a pas disparu. Il est en nous. Il est sous-jacent. Il n'y aurait qu'à crier comme dans l'Évangile : « Lazare... pardon, Patois, sors de là ! » Et il apparaîtrait.

Patois, petit grillon du foyer, tu continues de faire entendre en nous ta chanson familière. Tu nous dis, à nous, tes légataires, l'attachement que nous devons avoir pour notre pays et ses coutumes.

Ci-dessous, à titre d'exemple, une petite pièce en vers patois, avec la traduction littéraire :

Carillon dâo Dzorât.

Ti lè nom dâo Dzorât sant biau !

Nom de carrâie, nom de riô,

Nom de velâdzo,

Nom que l'écho dein lè bosson

Ritoule quemet 'na brison !

Ah ! quin leingâdzo !

Oûde-vo ? Lè, dein lè noîre,

La bise subllie et jâ : Mèzîre !

Mèzîre ! Eh vâ !

Ah ! clli sublliet dein lè sapalle

Vo reinmoue quand tsante : Cossale !

Roprâ ! Penâ !

Ti lè nom dâo Dzorât sant cliâ !

Pe jorta, Poûvra l'a zonnâ :

Syins ! Syins ! pu l'a bramâ :

Cra ! Montprévâre !

Et cein Pè grand, et cein Pè tsaud,

Quand l'è que dèveve bin hiant

Noutra vandâire !

Ti lè nom dâo Dzorât sant biau !

Lè modzon, bolet et armaille,

Tot ein gueleneint lâo senaille,

Vo diant : Voullieins !

Et dâi moti, tote lè cliotte

Sè repondant dein lâo perrotte :

Guelin ! Ferleins !

Ti lè nom dâo Dzorât sant fin !

Et ti lè riô, ti lè rיעlet,

Du lo Taleint tant qu'âo Grenet,

Tant qu'à la vela,

Ein condhieint de nion reveilli,

Tsantant : Coulaye ! Savegni !

Et Frâidevela !

Cllîao nom dâo Dzorât fant pllièzi !

Lè jllîhî dein tote lè grandze

Fièzant à quatro, à retsandze :

Pan ! Pan ! Lo Man !

Lè promme et lè premiau bi rodzo

Ein tsezeint dyan-te pas : Carrodzo ?

Aouri lè man.

Ti cllîao nom sant po lè gormand.

Tsalet-à-Goubet ! Monteron !

Vutsèrein ! Palindzo ! Sèryon !

L'è biau à ouère.

Ye m'ein cheinto tot rebouilli,

L'è la musiqua dâo payi !

On pâo ein dzoiré !

Ti cllîao nom sant dâi nom ami !

Ti lè nom dâo Dzorât sant biau !

Nom de seindâ et nom d'ottô,

Nom de velâdzo !

Quand l'è que sarî âi rancô

Voudrî pouâi dère devant lo

Derrâi voyadzo :

Ti lè nom dâo Dzorât sant biau !

Carillon du Jorat. Traduction.

Tous les noms du Jorat sont beaux :
Noms de maisons, noms de ruisseaux,
Noms de villages,
Noms que l'écho dans les buissons
Fredonne comme un murmure !
Ah ! quel langage !
Entendez-vous ? Là, dans les noyers,
La bise siffle et fait : Mézières !
Mézières ! Eh, oui !
Ah ! ce sifflement dans les sapins
Vous remue quand il dit : Corcelles !
Ropraz ! Peney !
Tous les noms du Jorat sonnent clair !
Plus haut, le vent a susurré :
Syens ! Syens ! puis il a bramé :
Crac ! Montpreveyres !
Et cela fait grand, cela fait chaud,
Lorsqu'elle parle bien haut

Notre vaudaire.
Tous les noms du Jorat sont beaux !
Les vœux, les génissons, les vaches,
Tout en agitant leurs sonnailles,
Vous disent : Vulliens !
Et des clochers toutes les cloches
Se répondent dans leurs paroisses :
Drelin ! Ferlens !
Tous les noms du Jorat sont fins !
Et tous les rios, tous les ruisseaux,
Depuis le Talent au Grenet,
Dans les campagnes,
En s'essayant à ne réveiller personne,
Changent : Cullayes ! Savigny !
Et Froideville !
Ces noms du Jorat font plaisir !
Les fléaux dans toutes les granges,
Frappaient à quatre, à recharge :
Pan ! Pan ! Le Mont !

Les pommes et les pruneaux, beaux rouges,
En tombant ne disent-ils pas : Carrouge !
Ouvrez les mains !
Tous ces noms sont pour les gourmands !
Chalet-à-Gobet ! Montheron !
Vucherens ! Epalings ! Servion !
Noms beaux à entendre !
Je m'en sens tout ému,
C'est la musique du pays !
On peut en jouir !
Tous ces noms sont des noms amis !
Tous les noms du Jorat sont beaux !
Noms de sentiers et noms de maisons,
Noms de villages !
Quand je serai à l'agonie,
Je voudrais pouvoir dire
Avant le dernier voyage :
« Tous les noms du Jorat sont beaux ! »

J. CORDEY.

DES DENTS QUI BRILLEN COMME DES ÉTOILES...



La star Anita Louise utilise


CALOX
POUDRE DENTIFRICE
OXYGÉNÉE

P.M. 1.¹⁰ M.M. 2.⁵⁰ G.M. 4.²⁵

Savez-vous...
que la vente de CALOX est faite dans
presque tous les pays du globe depuis plus
de 40 ans ? CALOX est une merveille
pour les fumeurs. CALOX est d'une
économie exceptionnelle.

M. SANDOZ, MELROSE, LAUSANNE

c'est un produit
MC KESSON




Les soins des mains en temps de crise

par Peggy Sage

Etre durable, c'est là une qualité importante pour votre vernis à ongles en temps de guerre, dit Peggy Sage. Et c'est pourquoi les milliers de femmes qui travaillent emploient les vernis de Peggy Sage, simplement parce que résistants comme des diamants ils n'éclatent pas, ne s'écaillent pas, ne se tachent pas.

Chaque vernis de Peggy Sage se compose de deux couches fines, étroitement liées entre elles. L'une protège et nourrit les fibres de l'ongle permettant à la seconde qui est colorée et éclatante de se conserver intacte beaucoup plus longtemps que vous n'auriez jamais pu le rêver.

Peggy Sage a des vernis pâles et incolores pour le travail, une série de pastels adorables et crémeux pour les occupations exigées par les temps de guerre et des couleurs éclatantes, malicieuses, pour les heures de liberté.

Vous pouvez obtenir les vernis, lotions et autres célèbres préparations manucures de Peggy Sage dans toutes les parfumeries de premier ordre.

Dernières teintes de Peggy Sage pour les heures de liberté: SARI - FEZ - MANTILLA

★ *Peggy Sage* ★

La Spécialiste pour les soins des mains
PARIS LONDRES NEW YORK

Importé des Etats-Unis

En gros: Louis Tschon, Comptoir de la Parfumerie S.A.,
Genève.

Attendre n'est pas un remède !



Au contraire, les douleurs provoquées par le rhumatisme, la goutte, la sciatique, le lumbago, la crampe musculaire ne font qu'augmenter. Ayez toujours dans votre pharmacie de ménage un flacon de Sloan's Liniment, afin de ne pas être pris au dépourvu lorsqu'apparaissent les premiers signes du mal. Il suffit d'appliquer légèrement le Sloan's Liniment sur les parties douloureuses et, immédiatement, vous sentirez une chaleur bienfaisante qui fera disparaître les douleurs.

Sloan's Liniment
Le flacon, suffisant pour de nombreuses applications, fr. 2.50

SILVO

BRILLANT LIQUIDE
POUR ARGENTERIE

La beauté de votre argenterie vivra si vous en confiez l'entretien à Silvo.

Demandez échantillon gratuit à
W. A. Loewengreen, Laimenstrasse 39, Bâle



Saccharine
garantie inoffensive

Petites boîtes blanches de 100 comp. 20 cts.
(pouvoir sucrant = 1/2 livre de sucre)

Boîtes métalliques jaunes de 300 comp. 65 cts.
(pouvoir sucrant = 4 1/2 livres de sucre)

HERMÉTAS
Nouveau Saccharine sans aucun arrière-goût
Boîtes métalliques bleues de 500 comp. fr. 1.25
(pouvoir sucrant = 7 1/2 livres de sucre)

Vente libre. Dans les pharmacies, drogueries et épiceries. Produit suisse.

„Hermès“ S. A., Zurich 2.

"PAS DE FER, PAS DE FORCE"



Le fer est une des principales sources de la force et de l'énergie. Si notre provision de fer tombe au-dessous de son niveau normal, nous nous fatiguons facilement, nous devenons irritables, nerveux et déprimés. Ces mêmes symptômes sont souvent observés chez la femme à l'époque des troubles périodiques où le sang perd sa plus grande quantité de fer; Un simple régime ne saurait y remédier - seule une cure de Ferromanganine peut fournir à l'organisme la provision de fer qui lui est nécessaire: le pouvoir nutritif de vos aliments se trouvera ainsi développé au maximum. Le Ferromanganine est la façon la plus agréable de prendre du fer; c'est aussi le meilleur pour l'estomac. De nombreux spécialistes recommandent le Ferromanganine depuis plusieurs années, et tout particulièrement aux femmes à l'époque des troubles périodiques.

FERROMANGANINE
vous approvisionne en fer

Nouvelle présentation
Nouveau prix: Frs 3.80

Fabrication Suisse
GALENUS Ltd, London, Bâle, Steinenstrasse 23.

Jules Cordey n'oublie pas son bon vieux patois.

Copyright



Fourré
d'une suave
crème de noisette

NESTLÉ

Tout simplement alléchant...

Copyright



...lait crémeux de la Gruyère
exquise crème d'amandes

**MINES DE FER
DE MONT-CHEMIN
CHANTIER;
INTERDIT AU PUBLIC**

A l'entrée des mines de fer, un écriteau en interdit l'accès au public.

L'âge de

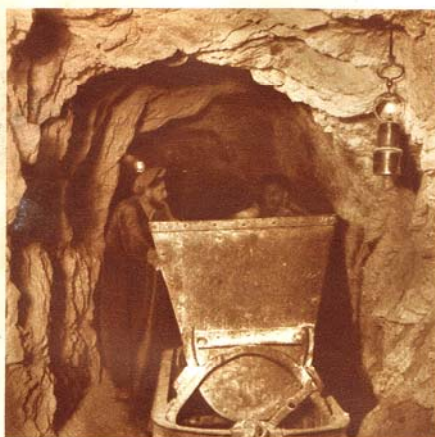
Un reportage
dans les mines
du Mont-Chemin
sur Martigny



Sur le chantier des mines, dans une forêt de sapins. A gauche, le compresseur à air qui fait fonctionner les marteaux pneumatiques.



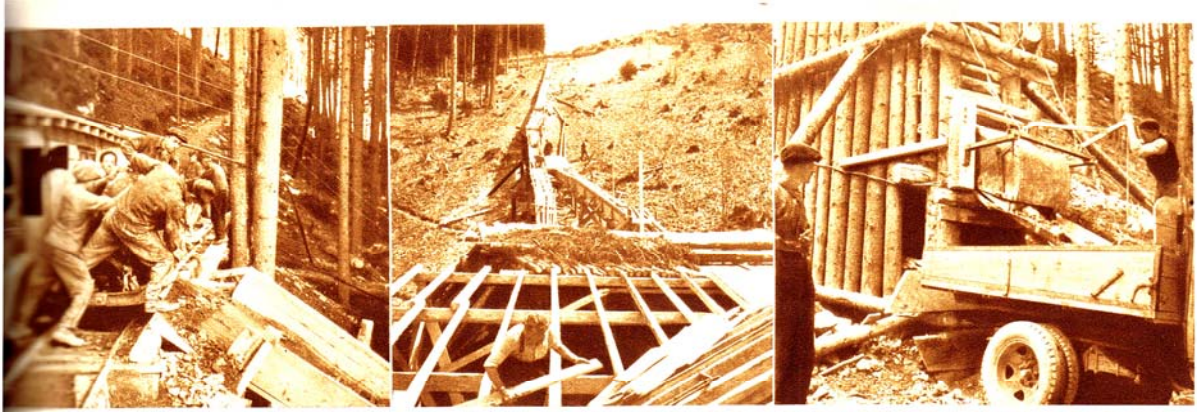
Ne croyez pas qu'il s'agit là d'un quelconque bout de roc ! Non, c'est du minerai avec un pourcentage moyen allant jusqu'à 70% de fer, et contenant également de la pyrite qui, on le sait, est utilisée pour la fabrication de l'acide...



Vagonnet de minerai dans une des galeries.



La perforatrice mord le rocher que la dynamite fera sauter. Pour se protéger de la poussière de fer, les mineurs utilisent des masques primitifs devant la bouche et le nez.

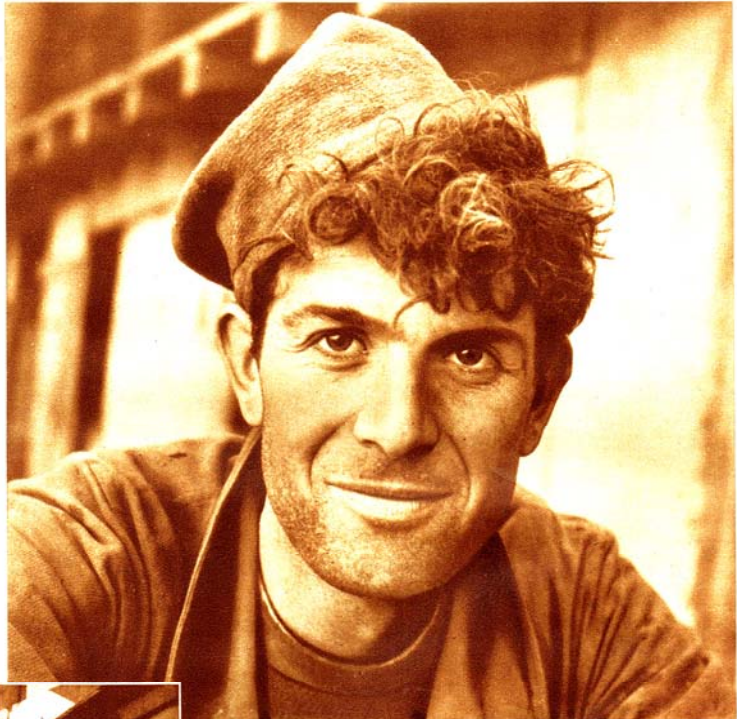


Après avoir franchi 180 m. dans le dévaloir de bois, le minerais atteint la station d'un téléphérique.

Dans une forte construction en bois, faisant office de silo, le minerais est accumulé avant d'être chargé sur les camions.

Par ces temps difficiles, l'homme se souvient des ressources, si modestes soient-elles, que peut lui fournir le sol de son pays. C'est ainsi que l'on a commencé à exploiter à nouveau les anciennes mines de fer du Mont-Chemin situées sur le Mont-Chemin, à 1400 mètres d'altitude, au cœur de paisibles et verdoyantes forêts. Celles-ci étaient déjà connues des Romains qui en ont tiré parti en fondant le minerai de fer, sur place, suivant leurs procédés de fonte, primitifs sans doute, mais très efficaces pour l'époque. Au cours des siècles suivants, maintes armes et quantité d'outils de toutes sortes ont été forgés par les paysans valaisans à partir du fer extrait des mines du Mont-Chemin. Toutefois, depuis environ 80 ans, les mines avaient été abandonnées sans que celles-ci fussent complètement oubliées, car fréquemment, des géologues, des ingénieurs sont venus sur place avec leurs instruments de recherche afin d'établir des plans des filons et évaluer la quantité et la qualité du minerai. Peu après la conflagration actuelle, en novembre dernier, l'exploitation de ces mines a été reprise avec une vigueur accrue par des hommes ne craignant ni les difficultés, ni les risques ! A l'heure actuelle, les mines sont en pleine activité et celle-ci n'a guère troublé la sérénité du lieu, car la plus grande partie du travail se fait dans le sein de la montagne : de nombreuses galeries ont été percées en profondeur au fond desquelles on pourrait se croire dans le royaume de Vulcain : le halètement des marteaux pneumatiques, détonation de la dynamite, vagonnets qui roulement lourdement en vous frôlant au passage, lames des mineurs qui semblent, au loin, autant de feux-

La main-d'œuvre est fournie par les solides gars valaisans venant soit de la vallée, soit des villages envi-



Un mineur valaisan.



Les mines du Mont-Chemin sont situées à 1400 m. d'altitude. De là, la vue plonge sur la plaine du Rhône.



La conduite des travaux exige de grandes connaissances techniques. L'ingénieur belge qui les dirige (à gauche) est un homme d'expérience, ayant été directeur technique au Congo d'importantes mines de cuivre. Un ouvrier lui présente une cartouche du puissant explosif utilisé dans les mines.

ronnants, ils se sont vite adaptés à ce genre de travail, car, de tout temps, le Valaisan a été l'artisan de gigantesques travaux qui ont mis en valeur ses montagnes : bisses innombrables, tunnels, barrages et lacs artificiels, etc. Souhaitons que tant d'efforts soient récompensés et qu'ils apportent un peu de bien-être dans la contrée et soient également profitables à notre économie nationale. J. Sg.

Heures de paix... heures précieuses

La Fête-Dieu à Saint-Martin



Dans l'église de Saint-Martin, pendant la messe.

Certes, ce village ne prend pas beaucoup de place sur la carte du monde. Il est tout humble, dans sa robe de mélèze, tout maigre et noir sur une côte aride où la pierre apparaît sans cesse comme les os sous une peau trop mince. Un village de bois comme il en est beaucoup sur les flancs des vallées valaisannes, seulement un peu plus inconnu que la plupart, seulement un peu plus solitaire. Et c'est pour cela peut-être qu'il est plus attachant, étant demeuré mieux lui-même, n'ayant point subi les ravages qu'infligent à tant de nos hameaux la présence d'une clientèle hôtelière. Il n'y

a pas longtemps encore, seul un chemin paysan reliait ces hautes demeures des hommes à la plaine. On partait de Sion par Bramois; on s'élevait assez péniblement dans un joli bois de pins, après avoir traversé quelques parcelles de vignes, puis, après les pins, les mélèzes descendaient tout de suite à la rencontre des caravanes. Un joli chemin de montagne, sans doute, mais rôti par le soleil ou barbouillé de neige. Il fallait quatre ou cinq heures pour atteindre le village de la petite capitale. Aussi, les touristes ne s'aventuraient-ils que par mégarde dans ces régions perdues. Et le village accomplissait son destin dans la rigueur d'un isolement heureux.

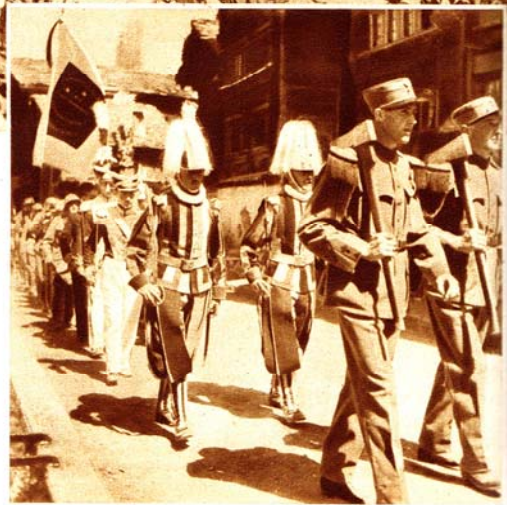
La route carrossable, pour l'instant, ne l'a pas trop amoindri. Il demeure en dehors du va-et-vient du monde et ceux qui le fréquentent l'aiment assez pour ne point modifier son visage. Aussi, les coutumes ancestrales y vivent-elles encore le plus naturellement du monde le costume n'y est guère menacé; le patois n'y est point transformé en ce charabia que l'on peut entendre, hélas, dans la plupart des bourgs de la plaine. Mais touchons du bois et ne mison pas trop haut sur l'avenir. Parmi les coutumes dont on se plaît à saluer la fidélité vivante, la célébration de la Fête-Dieu est la première. Elle tient une grande place dans l'existence paysanne, étant colorée, joyeuse, bruyante et pieuse. Chacun y trouve son compte, les vieux et les petits, les dévots et ceux qui ont quelque peu la tête en l'air. Fête de Dieu, mais fête tout court. Dieu passant dans les ruelles, se rendant au milieu des champs, mais aussi vin qui coule sur la place, roulements de tambours et dentelles de fifres. Et, parfois, vers le soir, les pied



Les vivants et les morts.

A gauche : Les uns prient, d'autres prennent soin des enfants qui participent également à la procession, d'autres pensent aux divertissements de l'après-midi.

A droite : Sortie de l'église, la procession se déroule dans les rues du village. Sous les bannières flottantes et les gonfalons, voici les sapeurs, les gardes du pape et les grenadiers en costumes anciens, et les soldats d'aujourd'hui.





Sur la route des champs, Dieu passe entre les parcelles de seigle et les prés fleuris.

des demoiselles dansent dans la poussière...

Il serait long de décrire les fastes de la cérémonie, la richesse des costumes, les caprices d'une « procession » qui se déroule au milieu de la campagne, entre les parcelles de seigle et les prés fleuris. Long, mais combien attendrissant ! Il faudrait se laisser aller comme les vieux conteurs et n'omettre ni une couleur ni une forme. On verrait défilier les « gardes du pape » somptueux, les grenadiers aux plumets de neige, les gonfalons des confréries, les tambourinaires, les joueurs de fifres, les chantres dont la bouche est pleine de soleil ; parmi ces paysans en prière, on verrait passer Dieu, rutilant d'or sous le dais ; de temps à autre, nous nous agenouillerions avec la foule devant un autel de fortune tout fleuri d'espargettes et de pavots ; nous verrions passer les célébrités locales, raides dans leur dignité étalée au grand jour ; les femmes dévidant leurs chapelets et celles qui s'occupent davantage des jeux de l'après-midi. Justement, l'après-midi, nous suivrions indiscrètement des couples dans l'herbe haute ; nous tendrions notre verre à l'échanson qui vient

d'annoncer un nouveau « quarteron ». Là-dessus, il faudrait faire entendre les détonations des mortiers et des fusils, les commandements du sergent-major, les chants pieux puis les chants profanes... Une belle histoire animée comme la vie, rutilante de clarté et de joie.

Là-haut, tout près du ciel, dans la simplicité des mœurs primitives. Maurice ZERMATTEN.



Les chantres.



Devant un reposoir.



L'après-midi, l'échanson, en costume de garde du pape, offre à boire dans une des vieilles channes communales : « Un quarteron que nous offre le président ! » « Que Dieu le vive ! » répond la foule.

Le Valais est souvent à l'honneur dans l'Illustré.

Supplément mensuel pour les abonnés
« LE PETIT ILLUSTRÉ DE LA MODE »

35 cts - No 25 - 20 juin 1940
XXme année. Paraît le jeudi.

L'Illustré

L'Illustré S.A.,
10, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL
Imprimerie Ringier & Cie S.A., Zollikofen



**Alors que
des négociations
sont engagées...**

...entre le gouvernement français dont le président, le maréchal Pétain, a déclaré lundi : « Il faut tenter de cesser le combat », des fugitifs se présentent en grand nombre à nos frontières. Toutes les mesures ont été prises par nos autorités pour que la Suisse remplisse son rôle humanitaire en recevant les femmes, les vieillards et les enfants et en internant les soldats, tout en veillant à la sécurité de nos frontières. Voici des réfugiés arrivant aux Verrières, à l'endroit où l'armée de Bourbaki entra en Suisse en 1871.

Une nouvelle débâcle...

Le désarmement des troupes internées



Nos soldats trient les armes qui ont été déposées à la frontière et les chargent sur des camions qui seront conduits à l'intérieur du pays. (Cens. N.-S. 933)



De longues colonnes de cavaliers français ont franchi notre frontière. (Phot. ATP. Cens. VI-S. 3641)



De nombreuses caisses de munitions se trouvent dans le matériel remis à nos troupes. (Cens. N.-S. 899) (3 photos Hans Steiner, Berne)



Comme en 1871, ce fut pour nos soldats un triste devoir que le désarmement des troupes alliées, françaises, polonaises et coloniales qui demandèrent à être internées. Grâce à la bonne volonté de chacun, cette opération put être menée avec ordre et diligence. (Cens. N.-S. 899)

Comme au temps des Bourbakis, à une virgule près.



Les Allemands devant l'Arc de Triomphe.



Le général Kluge, chef du haut commandement de l'armée allemande,

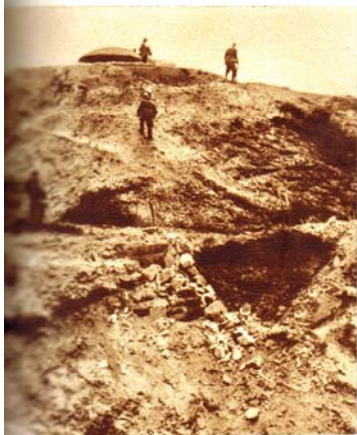


Le général Huntziger, chef de la délégation française,

signent le traité d'armistice le 22 juin, à 18 h. 50.



Voici, dans la forêt de Compiègne, le monument de l'armistice du 11 novembre 1918. Le chancelier Hitler a ordonné de faire transporter à Berlin le wagon historique et la pierre commémorative, et de laisser, intacte, à sa place, la statue du maréchal Foch.



Malgré les épuisements, les troupes françaises ont continué à résister obstinément sur la ligne Maginot. Voici un des forts après les violents bombardements allemands.

La tragédie française

Dans la virile allocution qu'il adressait l'autre jour à la nation française, le maréchal Pétain résumait en ces termes les causes de la défaite de son pays : « Trop peu d'enfants, trop peu d'armes, trop peu d'alliés. » Et il ajoutait : « Depuis la victoire, l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. On a voulu épargner l'effort : on rencontre aujourd'hui le malheur. Le peuple français ne conteste pas ses échecs. Tous les peuples ont connu tour à tour des succès et des revers. La manière dont ils réagissent montrent s'ils sont grands ou petits. » Ces sévères paroles traacent une ligne de conduite. C'est dans ce sens que réagira le grand peuple français dont le sort nous touche profondément, car il est des lumières qui ne peuvent s'éteindre.



Le wagon historique où Foch reçut en 1918 les plénipotentiaires allemands et dans lequel les conditions de l'armistice ont été remises à la délégation française.

La honte...



Compiègne. — Les délégués français arrivent devant le wagon dans lequel fut conclu, le 11 novembre 1918, l'armistice qui mit fin à la guerre mondiale. De gauche à droite, le vice-amiral Leluc, le général de l'air Bergeret, un officier allemand, l'ambassadeur Noël (à demi caché), le général Huntziger, chef de la délégation française, et un officier allemand montant dans le wagon.



Rome. — La délégation française à sa descente de l'avion allemand qui transporta de Compiègne à Rome via Munich. Au centre, saluant, le général Huntziger; à gauche, en civil, M. Noël, et en uniforme, le vice-



Le général Keitel remet au général Huntziger le texte de la convention d'armistice.



Les négociations italo-françaises se sont déroulées dans la villa Incisa, près de Rome, après la conclusion de celles de Compiègne. M. Mussolini n'y a pas assisté. C'est le général Roatta qui lut le texte de la convention d'armistice. A gauche, le comte Ciano; de l'autre côté de la table, les délégués français Noël, Huntziger, Parisot et Leluc.

La cessation des hostilités

La conclusion de l'armistice en France et ses adversaires



La villa Incisa, sise via Cassina, à 19 km. de Rome, où l'armistice italo-français fut signé le 24 juin. Six heures plus tard, à 0 h. 35, sur tous les fronts retentit le « Cessez le feu ! »



Les négociations dans le wagon de Compiègne. Le général Keitel, commandant en chef des forces terrestres allemandes, lit debout le préambule de la convention d'armistice germano-française. À sa gauche, le chancelier Hitler, le maréchal Goering et l'amiral Raeder; de dos, M. von Ribbentrop, ministre des affaires étrangères du Reich; en face de lui, le généralissime von Brauchitsch et le ministre Rudolf Hess; à droite, le général Huntziger et le vice-amiral Leluc.



Table dressée, à proximité du wagon-salon historique, pour permettre aux Français de se concerter avec le gouvernement installé à Bordeaux.



La délégation française se retire sous la tente pour délibérer. En tête, le général Huntziger, suivi de l'ambassadeur Noël (en civil), du vice-amiral Leluc et du général Bergeret. Dure mission que celle de ces plénipotentiaires qui eurent à apposer la signature de leur pays sous deux documents diplomatiques aussi lourds de conséquences...

Illustration mensuelle pour les abonnés
de L'ILLUSTRÉ DE LA MODE

35 cts - No 28 - 11 juillet 1940

XX^eme année. Paraît le jeudi.

L'Illustré

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL
Imprimerie Ringler & Cie S.A., Zollikon



La rencontre navale d'Oran

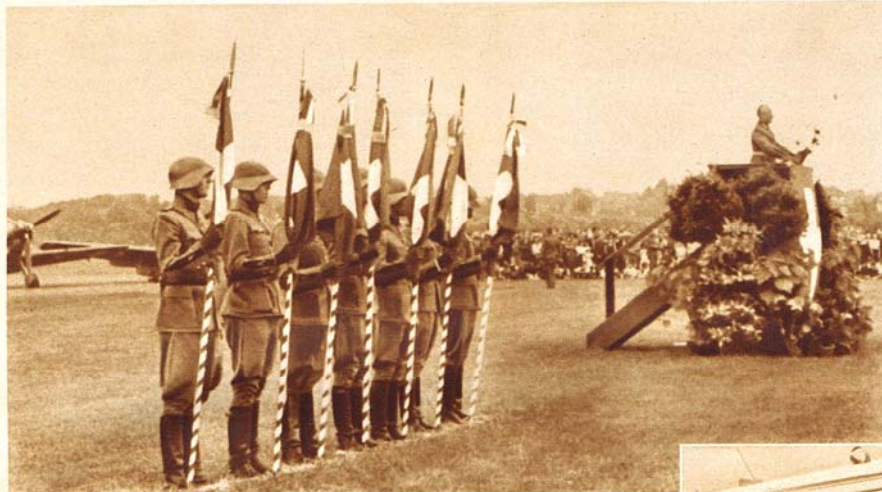
Qui aurait cru possible, il y a quelques semaines, que des navires de guerre anglais attaquaient une escadre française ancrée à Oran? C'est pourtant ce qui est arrivé ces jours derniers. Cette bataille — l'un des plus tristes épisodes de la guerre actuelle — a entraîné la rupture des relations franco-anglaises. En outre, deux escadres aéro-navales françaises ont, à titre de représailles, bombardé Gibraltar. — Notre photo montre, à droite, l'amiral



Les uns rentrent.. Un bataillon de territoriaux défile à Lausanne à son retour d'une longue période de service actif. — P. D. I-1209



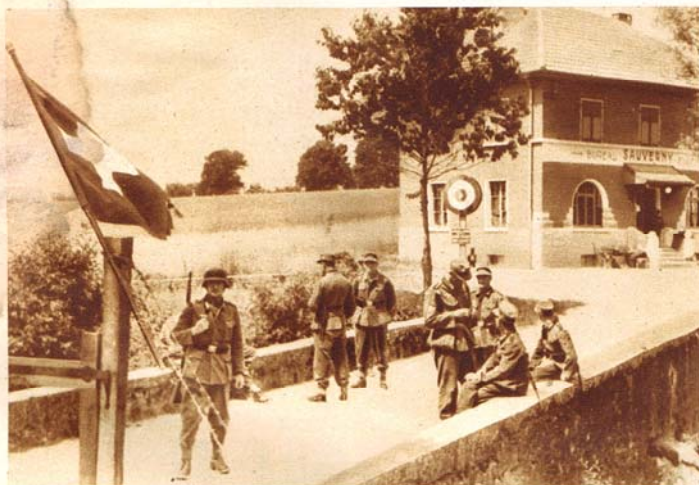
...les autres partent ! Accompagnés d'un camarade déjà sous l'uniforme jeunes armaillis fribourgeois se rendent à la caserne où ils feront leur recrues. Car le pays reste vigilant... — P. D. I-1292



Des deux cotés d'une frontière

Ci-dessous : Réfugiés français regardent leur pays par Moillesullaz. (Photos Geiselhard, Genève)

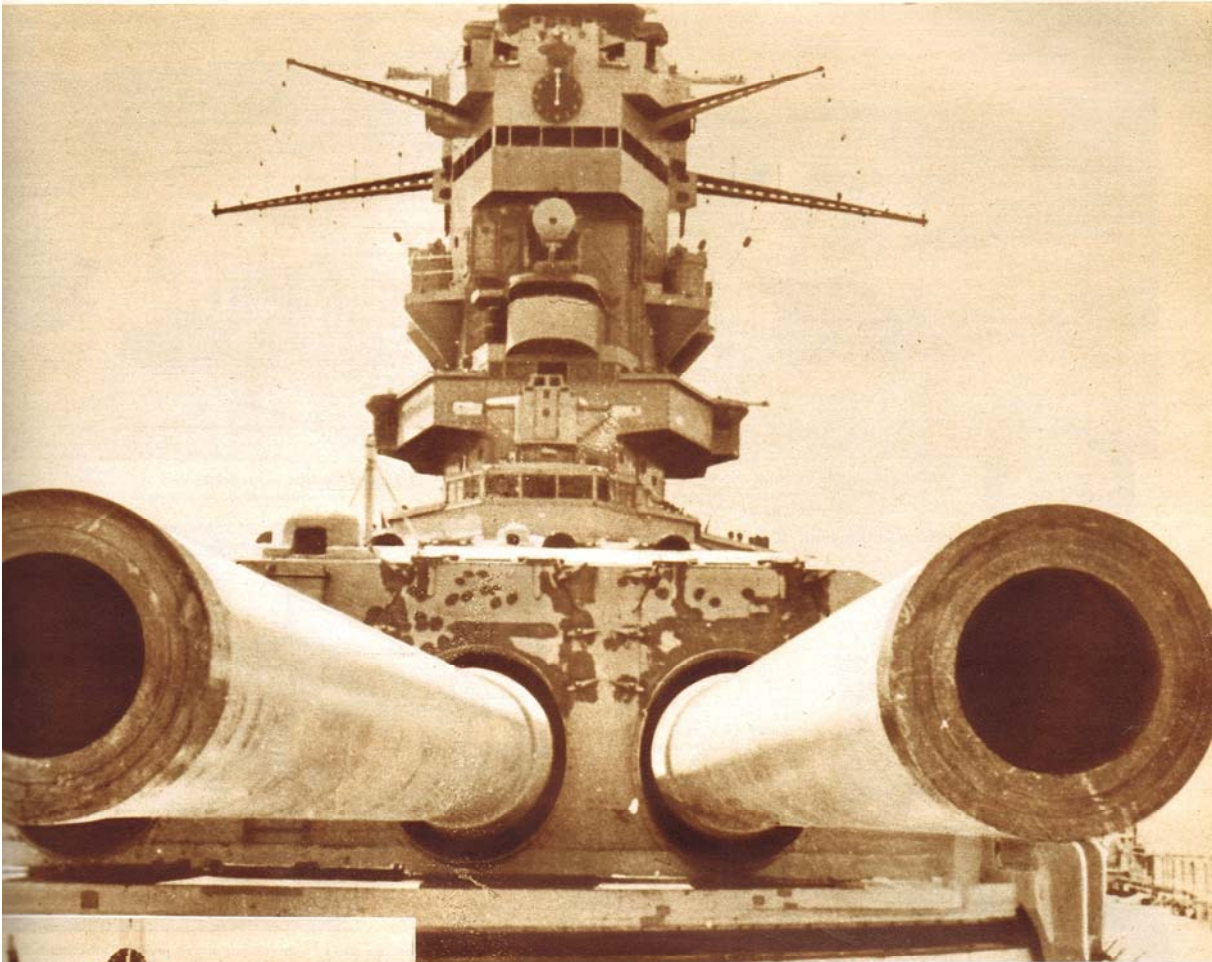
Le général Guisan adresse une allocution aux sept groupes d'aviation venant de recevoir de sa main leurs nouveaux emblèmes. « Ces drapeaux, conclut le commandant en chef de notre armée, vous exhortent à penser en Suisses, à vivre en Suisses et à mourir, s'il le faut, en Suisses ! » ATP VI Br 4191



Les Allemands à la frontière franco-genevoise : scène observée devant le bureau fiscal de Sauverny.



Soldat allemand et douanier français à Ferney-Voltaire. P. D. I-1261



Le *Dunkerque* qui, après avoir combattu aux côtés des Anglais, a été coulé par eux à Mers el Kebir.

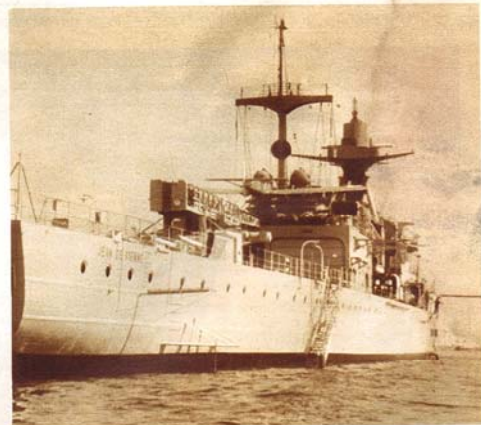


Inspecté par M. Campinchi, alors ministre de la marine. Ce cuirassé a pris feu au cours de l'action d'Oran.

La fin de l'Entente cordiale

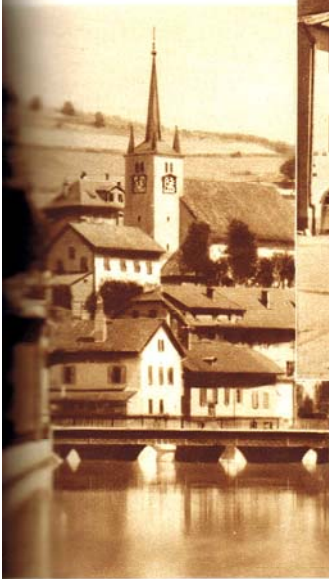
La rupture franco-anglaise

Estimant que les puissances de l'Axe pourraient, en dépit des conventions d'armistices signées avec la France, utiliser la flotte française contre la Grande-Bretagne, le cabinet Churchill a placé sous le contrôle britannique une partie des navires français réfugiés outre-Manche. En Méditerranée, il a donné à sa flotte l'ordre de s'assurer le concours ou la reddition de l'escadre ancrée à Oran. L'amiral français ayant repoussé l'ultimatum britannique, les Anglais se sont livrés à un bombardement meurtrier au cours duquel plusieurs unités françaises ont été coulées ou endommagées. Il y a eu en outre un grand nombre de morts et de blessés. Cette dramatique rencontre entre alliés de la veille a causé en France une amertume telle que le gouvernement a rompu les relations diplomatiques avec Londres. Nous assistons là à l'un des plus surprenants renversements de l'histoire contemporaine.



Vue partielle du croiseur *Jean de Vienne* qui, sauf erreur, s'est réfugié à Toulon. (Photo Pierre Izard, Lausanne)

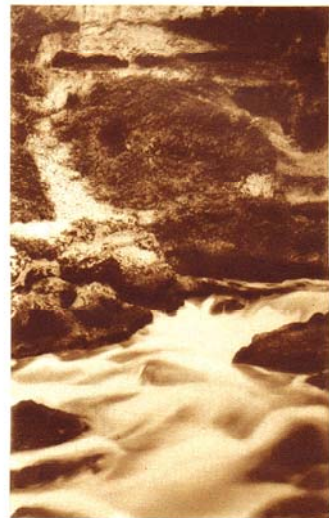
Quand les anciens alliés se tirent dans les jambes !



L'église et l'Orbe.



La place du Marche.



La source de l'Orbe.

Vallorbe

Les choses font essentiellement la réputation de Vallorbe, la gare internationale, l'Orbe et ses truites.

Depuis le percement du tunnel du mont d'Or, en 1913, Vallorbe est devenue internationale et son importance s'est considérablement accrue. Si l'on parle de Vallorbe à un Anglais venu de Suisse, il dira : Vallorbe, je connaissais déjà depuis longtemps. C'était tout à fait la Vallorbe, avec ses montagnes, et c'est là qu'il y avait le viaduc, les gorges, les tiounnels... Il y a d'autres particularités, mais nous verrons tout à l'heure. L'industrie est importante, à Vallorbe, et mériterait qu'on s'y arrête davantage; mais bornons-nous ici à citer les usines de Eterpaz et les usines métallurgiques. Celles-ci fabriquent spécialement des limes, mais nous verrons bientôt un site dans le monde entier.

En amont du village, au pied d'une haute paroi de rochers circulaire, l'Orbe prend sa source, ou mieux, elle renaît à la lumière, car, d'après les expériences faites il y a une quarantaine d'années, les eaux de résurgence de l'Orbe sont en grande partie des lacs de Joux. La fraîcheur de ses eaux, la rapidité de son courant, la propreté du lit de la rivière, tout contribue à donner à la truite une saveur particulière, et la pêche est-elle très pratiquée et les hôtels de Vallorbe sont toujours pourvus de ce poisson délicat. Ceux qui ne pratiquent pas le sport de la pêche ne peuvent se désintéresser du spectacle que l'on voit sur le pont principal de Vallorbe. Jusqu'à deux cents mètres en amont et cent mètres en aval du dit pont, la pêche est interdite depuis une cinquantaine d'années. Les truites, qui paraissent fort bien le savoir, s'y rassemblent plus ou moins nombreuses suivant l'époque de l'année. De juin à fin octobre, on en voit des centaines affluer dans ce paradis; toutes sont

Au cours de ces tout derniers mois, bien des réfugiés français et des rapatriés suisses sont entrés chez nous par Vallorbe, où ils furent accueillis avec un élan qui leur donna chaud au cœur. Pour beaucoup de ces infortunés, Vallorbe, porte de la Suisse, était le premier aspect de notre pays qui s'offrait à leur regard. Avouons que nombre de Suisses de l'intérieur ne connaissent pas davantage cette aimable cité! Passons-y donc, chers lecteurs, quelques instants: cela nous reposera tout en nous apprenant à mieux connaître ce Vallorbe dont le nom se trouve dans tous les horaires internationaux.
Réd.

piquetées de rouge, caractéristique de la bonne truite. — Aller à la source de l'Orbe est la plus charmante des promenades qu'on puisse faire depuis Vallorbe. Par les chaudes journées de l'été, on recherche volontiers cette oasis de fraîcheur.

De la source, un chemin assez raide conduit à une grotte que des fées auraient creusée pour s'y réfugier, d'où son nom de grotte aux Fées. Avant l'apparition des hommes dans le vallon qu'occupe aujourd'hui Vallorbe, la légende veut que des fées seules aient foulé le sol des forêts épaisses; quelque hardi chasseur, du temps des Romains sans doute, les aura effarouchées; puis les moines de Romainmôtier en quête de terres à défricher; enfin, l'ours de Berne... De nos jours, les sirènes des usines, les sifflets des locomotives longuement répétés par l'écho, les contraignent à vivre au fond de leur demeure souterraine. Elles n'en défendent point l'entrée, et qui visitera leur palais rustique, les verra se dérober à mesure qu'il avance à la lueur de sa lampe, glisser le long des parois anguleuses, s'évanouir dans un reflet fugitif.

Revenu à la lumière du jour, le touriste prendra son essor vers les hauteurs, soit la Dent de Vaulion, soit le mont d'Or ou encore le Suchet, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la plaine et les lacs voisins, au nombre d'une dizaine (dont trois en France), puis sur la chaîne des Alpes. Par temps exceptionnel, on peut même, de la Dent, distinguer le Sentis, à main gauche, et à droite, la Meige, dans les Alpes du Dauphiné.

Pour quitter Vallorbe ou pour y parvenir autrement que par la route ou voie ferrée, il n'y a pas de chemin plus délicieux et plus pittoresque que celui qui longe les gorges de l'Orbe. On s'étonne

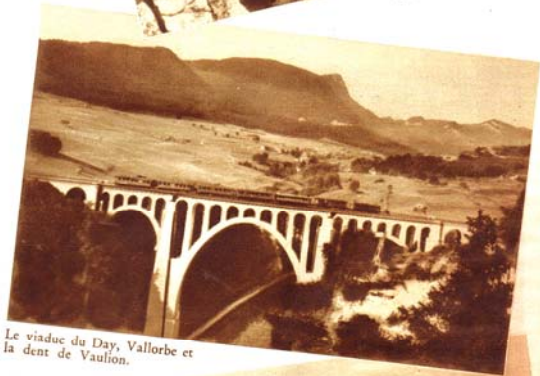
que des gorges si variées soient si peu connues. D'Orbe à Vallorbe ou vice-versa, il faut environ quatre heures. Mais un admirateur de beautés naturelles ne ménagera pas son temps à chercher ici ou là quelques fossiles, quelques empreintes de feuilles sur tuf; ou mieux, à observer le travail d'érosion de l'eau, d'où résultent ces fameuses « marmites », sur la formation desquelles les géologues ont émis différentes hypothèses, sans pouvoir tomber d'accord.

Vallorbe, un pays de loups, un trou, disent ceux qui le connaissent mal. Premièrement, les loups n'existent plus, même dans les environs, depuis 1838, date où le dernier de ces quadrupèdes est tombé sous le plomb d'un habile chasseur. Deuxièmement, Vallorbe se console à l'idée de n'être pas le seul trou du canton. Les statistiques disent qu'il y a d'autres localités où il pleut davantage. D'autre part, si en été les journées sont accablantes, les soirées et les nuits sont fraîches, et l'on peut dormir. Enfin, en hiver, lorsque la plaine est ensevelie sous un épais brouillard, il n'est pas rare de noter à Vallorbe quarante degrés au soleil, comme ce fut le cas, il y a quelques années, pendant six semaines. C'est alors que les pentes voisines, surtout celles du mont d'Or, se peuplent de skieurs!

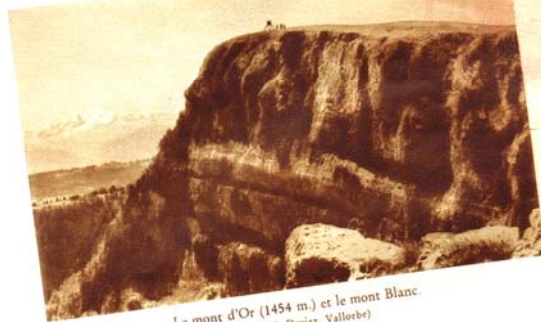
Edm. CHAMPENDAL.



La grotte aux Fées.



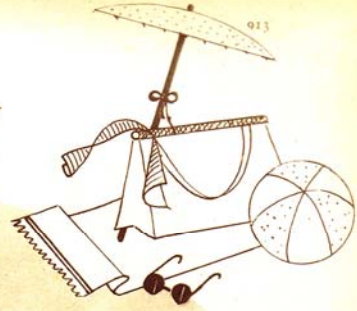
Le viaduc du Day, Vallorbe et la dent de Vaulion.



Le mont d'Or (1454 m) et le mont Blanc. (Photos M. Deriaz, Vallorbe)

Ravissante robe de plage en toile blanche avec garniture marine. — Modèle Laure Belin.

AU BORD DE L'EAU



Vision de jadis ? Non, tout simplement une jeune Américaine ultra-moderne, vêtue d'un amusant costume de bain en deux parties. — A gauche : Coquet ensemble en toile blanche rehaussé de filet assorti. Il en est de même pour les sandales. — A droite : Maillot de bain en jersey de laine noir avec lacets rouge vif sur le devant et les côtés. — Modèle Jacques Heim.

Des jambes de rêve...



Des sourires qui rassurent...

Ici,
tout
est si
beau...

Quelque part

Été 1940



Photo
Ed. Martin
Vevey

A
Charles Bolard-
Talbère.

Quoi ! Tout là-bas, les hommes font la guerre !
Là-bas, dans la plaine, les hommes tuent,
Les hommes souffrent, hurlent, râlent, meurent !
Ils ont changé cette terre en enfer !
Là-bas, enfants, femmes, vieillards, malades,
Troupeau hagard, affolé, affamé,
Futent l'épouvante et l'horreur de la mort !
Et les prés et les bois qui s'étendaient
Plus loin que le regard à l'horizon,
Et les moissons qui onduaient au vent.
Et les vergers rassasiés de fruits,
Et les sentiers, les chemins et les routes
Qui bondissaient de villes en villages
Sont encombrés de ruines calcinées,
De monceaux de ferraille et de cadavres
Sans plus de nom, ni de forme ni rien !
Les beaux canaux de Belgique et de France,
Qui s'en allaient les chalands nonchalants
Qu'accompagnaient les rêves des nuages,
Et les reflets légers des peupliers,
Ne savent plus les chemins de la mer !...

Ici, tout est si beau, si pur, si calme !
La lumière du jour est si sereine,
Le silence des nuits si merveilleux !
On se saoule de la chaleur du jour,
On se grise du silence des nuits !
Les oiseaux n'ont pas assez de chansons
Pour enchanter l'aube et le crépuscule;
Les futaies n'ont pas assez de fraîcheur
Pour accueillir les sources vagabondes;
Et les prés ne savent plus quelles fleurs
— Tant ils en sont parés — choisir encore
Pour embellir leur palette exaltée !
L'herbe crépite, ainsi qu'une fournaise,
Du cricri des grillons et sauterelles;
Les abeilles sont ivres de pollen
Et les palombes sont lasses d'amour:
Les torrents vifs, exultent de bondir
De roche en roche et de frémir d'écume;
Les forêts de sapins, lourdes d'odeurs,
De sève et de pénombre, en leur étreinte
Enlacent les flancs des montagnes,
Et l'on entend parfois, les nuits de lune,

Quand tout se tait, leurs plaintes amoureuses. ..
— — — — —
Dans le ciel bleu, les nuages qui passent
Ont l'air de pèlerins majestueux
Qui s'en iraient pieusement, sans hâte,
Vers quelque haut lieu, dans le paradis.
Et les croix de bois, aux bras suppliants,
Qu'on voit soudain, au tournant d'un sentier,
Semblent leur montrer le plus sûr chemin.
Et la vieille église, en bois et pierraille,
Agenouillée au bord du chemin creux,
Prie, afin que tous fassent bonne route,
Malgré le vent mauvais, malgré l'orage.
Bonnes, vieilles, très dévotes églises,
N'interrompez jamais votre prière !
Priez, priez encoor, priez toujours !
Priez pour ceux qui, là-bas, font la guerre,
Pour ceux qui ont bien défendu leur champ,
Leur toit, leur femme et leurs petits enfants,
Et qui sont morts à la face de Dieu !
— — — — —
Ici, tout est si beau, si pur, si calme !
Edouard Martinet.

Et toujours le Valais...



Jennesse active. Long pantalon bleu ciel bordé de blanc avec taille-corsage.

L'ILLUSTRE

Jeunes filles en pantalon

Du coton imprimé cerise, noir, vert et blanc pour le pantalon; la veste en lainage cerise et du crêpe de soie blanc pour le chemisier: voilà un ensemble parfait!



«Dolce far niente.» Chemise à dessins exotiques portant avec un long pantalon en lin uni.



«Cocoon... cocoon!» Tablier-pantalon à petits carreaux blancs et bleus très confortable pour tous travaux domestiques.

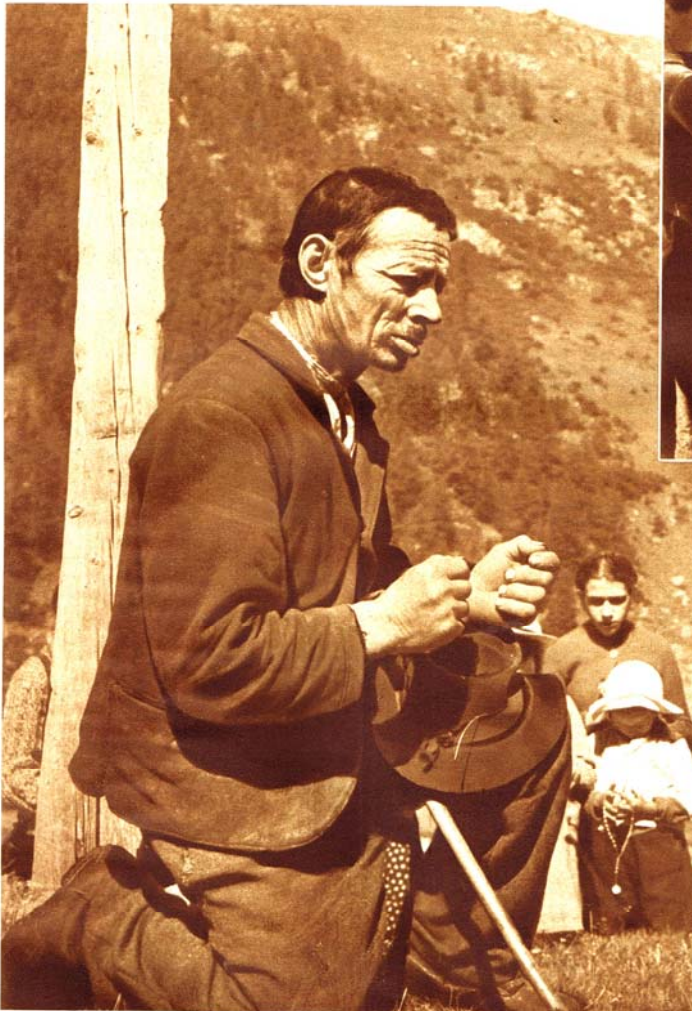


Pour jardiner: veste et pantalon en toile unie tout à fait pratique. A noter la fermeture originale de la veste.

Le pantalon leur va si bien.



La prière des pauvres et des enfants sur l'alpage de Plumatt.



Au pied de la croix, avant la remise de l'offrande.

Dans la vallée de Tourtemagne.

LE JOUR DE



La distribution des qu...

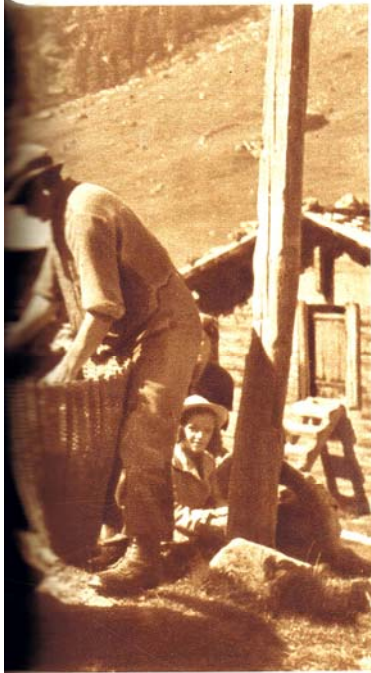
Sil est bien connu des alpinistes, le val de Tourtemagne, cette vallée latérale qui s'ouvre au sud du Rhône, entre Loèche et Viège, est resté à l'écart du grand tourisme; cela est compréhensible, car aucune route carrossable n'y pénètre, sinon un sentier muletier qui conduit en quatre heures de marche à Gruben, principal hameau de cette vallée. Groupés autour d'une petite église, les chalets de hameau ne sont habités que durant l'été par les paysans du village de Tourtemagne situé dans la vallée du Rhône.

Le 14 août, veille de l'Assomption, est un jour consacré à la charité dans la vallée de Tourtemagne ! Dans la soirée qui précède, des parents et des enfants venant d'un peu partout de la région, gravissent le chemin muletier pour se rendre à Gruben où ils trouvent un gîte pour la nuit, dans les granges pleines de foin, et une soupe réconfortante leur est servie sur la terrasse de l'hôtel Schwarzhorn. Le lendemain matin, après avoir assisté à la messe, ils se rendent tout d'abord à l'alpe Hungerli où ils reçoivent la première offrande qui leur est distribuée par les bergers, offrande consistant en grosses portions de fromage gras de la vallée. Auparavant, ils récitent cinq patenôtres et prient comme le veut la tradition, pour que le bétail soit préservé de la morsure des serpents ! De l'alpe Hungerli, située au fond de la vallée, les participants reviennent par les alpages de Plumatt, Meiden, Gruben, Niggelen, Tschafel où le même cérémonial se renouvelle et où ils reçoivent également la traditionnelle portion de fromage. Beaucoup d'entre eux participent également à cette offrande et reçoivent comme les autres une part de fromage ! La plupart des participants n'hésitent pas à accomplir jusqu'à douze heures de marche pénible afin de récolter les portions de fromage du Jour de l'aumône.

UMÔNE



De l'alpe Hungerli à l'alpage de Plumatt, par un pont rustique jeté sur la Tourtemagne.



Un berger de l'alpe de Gruben partage les fromages.



Deux femmes, âgées l'une et l'autre de plus de 70 ans, se préparent à partir à dix heures pour participer au Jour de l'aumône.



Une soupe réconfortante est servie sur la terrasse de l'hôtel Schwarzhorn, à Gruben, à tous les participants. (Texte et photos de Max Kettel, Genève)



M. l'abbé Johann Bieler, curé de Tourtemagne, suit ses ouailles dans leur migration estivale aux alpages de la vallée. Il a fêté le 15 août, jour de l'Assomption, son 40me anniversaire sacerdotal. C'est le frère de Mgr Bieler, évêque de Sion.



La Suisse veille.

UNE ANNEE DE GUERRE

Ce numéro est entièrement consacré aux événements qui se sont déroulés depuis une année. Les faits dont nous fûmes les témoins depuis le début de septembre 1939, bouleversent l'Europe et le monde. Quelle que soit leur issue finale, ils marqueront profondément l'histoire de notre temps. Nous avons suivi anxieusement les phases successives de cette action : phases diplomatiques et militaires, guerre des nerfs et violentes mêlées mettant aux prises des millions d'hommes, Etats entraînés les uns après les autres dans la lutte, ruines s'étendant de plus en plus chaque fois que frappaient les foudres de la guerre totale. Cette suite dramatique s'est déroulée avec une telle rapidité qu'il n'est pas inutile de faire le point aujourd'hui. D'autant plus que notre vie fut calquée sur ces événements extérieurs, bien que nous ayons eu le privilège de la poursuivre dans la paix. Mais un grand nombre d'entre nous ne montent-ils pas depuis une année la garde à nos fron-

tières ? Et n'avons-nous pas dû tous consentir des sacrifices, légers certes si on les compare à ceux de tant de peuples, mais réels, pour « tenir » et poursuivre notre tâche ?

Les images présentées ici résument celles que nous avons vues passer sous nos yeux depuis septembre dernier. Portraits des hommes qui portent la responsabilité du destin de leur peuple, apparitions émouvantes des multitudes frappées dans leur vie paisible et de armées chargées de défendre l'honneur de leur patrie, visions de combats, de résistance acharnée, de retraites et de mort, ces images sont les principales d'un film bouleversant dans son enchaînement. Elles parlent d'elles-mêmes et tout commentaire paraît superflu, aussi nous sommes-nous contentés d'enregistrer dans ce numéro les dates les plus importantes et les faits auxquels elles se rapportent.

La Rédaction de « L'Illustré ».



Les soldats quittent leur famille en espérant que ce ne sera pas pour longtemps. Le sérieux de l'heure se lit sur tous les visages.

29 août Mobilisation des troupes de couverture-frontière, dès 5 heures du matin.



Alignés aux ordres de leurs commandants, prêts à servir leur patrie, nos soldats vont prononcer le solennel « Je le jure ! ».

Mobilisation de l'armée suisse

30 août

Le colonel Henri Guisan est élu général par l'Assemblée fédérale.

2 septembre

Mobilisation générale en Suisse.



« Les officiers, sous-officiers et soldats jurent ou promettent de rester fidèles à la Confédération; de sacrifier leur vie pour la défense de la Patrie et de la Constitution; de ne jamais abandonner les drapeaux; de se conformer strictement aux lois militaires; d'obéir scrupuleusement et ponctuellement aux ordres de leurs chefs; de maintenir et d'observer une discipline sévère et de faire tout ce que l'honneur et la liberté de la Patrie exigeront d'eux. »

La guerre commence...

1^{er} septembre

Le chancelier Hitler prononce devant le Reichstag le discours dans lequel il annonce son intention de résoudre par la force la question de Dantzig et du Corridor polonais.



2^e septembre

L'ambassadeur de France en Allemagne, M. Robert Coulondre, ainsi que l'ambassadeur d'Angleterre, Sir Neville Chamberlain (photo de droite), informent le ministre des Affaires étrangères allemand de la rupture des relations diplomatiques. Le jour suivant, ils quittent l'un et l'autre la capitale du Reich avec leur suite.

En août, les conjonctures internationales se sont compliquées de plus en plus, et brusquement les événements se précipitent aux frontières polonaises. Dans la nuit du 23 au 24 août, un pacte de non-agression entre

l'Allemagne et l'U. R. S. S. est signé à Moscou par M. Molotoff, commissaire du peuple aux Affaires étrangères et M. von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères du Reich. Ce pacte a pour l'Allemagne

l'avantage immédiat de parer aux dangers que constituait pour lui une alliance éventuelle entre la France, l'Angleterre et la Russie. A la suite de cet événement sensationnel, les deux démocraties occidentales rappellent au gouvernement allemand qu'une attaque contre la Pologne déclencherait une guerre européenne. Comme Hitler a annoncé le 1^{er} septembre le commencement des hostilités contre la Pologne, Chamberlain et Daladier déclarent aussitôt que le pacte d'assistance à la Pologne jouera. — Dès les premiers jours les troupes allemandes avancent rapidement en Pologne, malgré l'héroïque résistance qui leur est opposée. Elles ont désorganisé la défense quand les troupes russes entrent en Pologne le 17 septembre. A la fin du mois, le 29, une ligne de démarcation est établie en Pologne pour fixer les zones d'occupation allemande et russe. Le même jour, Varsovie capitule. Le lendemain un nouveau gouvernement polonais est constitué à Paris.

La campagne de Pologne

Du 1^{er} septembre au 6 octobre 1939



Varsovie, les femmes et les enfants aident à creuser des tranchées et des abris.



L'armée polonaise défend ses positions. Voici un des canons d'infanterie dont elle fit usage contre les attaques des chars d'assaut allemands.



Les troupes allemandes aux portes de Varsovie. L'infanterie allemande creuse des tranchées au terminus d'une ligne de tram et se prépare à l'attaque de la ville.



© H. H. H.

« A l'ouest faible activité des troupes d'ex- ploration et de l'artillerie »

Pendant des mois, les communiqués du haut commandement français, comme ceux du haut commandement allemand ont répété invariablement les mêmes formules monotones. Fortes de plusieurs millions d'hommes, leurs puissantes armées s'affrontaient, se préparant à déchaîner l'enfer de la guerre. Elles complétaient les systèmes de fortifications qui allaient être leurs bases pour bondir à l'assaut ou résister aux

attaques ennemies. De prodigieuses quantités de matériel de guerre s'amoncelaient dans les dépôts, canons de tout calibre prêts à cracher la mort, chars d'assaut, avions, munitions, équipements. Il semblait à beaucoup que des moyens si formidables se neutraliseraient finalement et que la tempête annoncée, la pire de tous les temps, ne succéderait pas à ce calme lourd de menaces. L'attente se prolongea ainsi pendant 250 jours. Certes, le silence n'était que relatif, puisque les armées en contact, des rives du Rhin à celles de la Sarre, manifestaient quotidiennement par des tirs d'artillerie et des combats d'éclaireurs. Dans le *no man's land* qui s'étendait entre les lignes fortifiées et dont on avait évacué les populations civiles, les patrouilles se rencontraient, tendant des embuscades, attaquant par surprise les avant-postes; escarmouches qu'accompagnait le bourdonnement presque incessant des avions poursuivant leurs observations. Si la masse des armées attendait patiemment les ordres des supérieurs, toutes leurs antennes étaient en éveil, épiant les fronts comme l'arrière. Un travail énorme fut ainsi accompli de part et d'autre, tandis que la mort planait sur les tranchées, les fortins et les murailles de béton. Et pourtant les communiqués semblaient l'ignorer et répétaient : « Faible activité... rien à signaler. »

De la mi-octobre au mois de novembre



14 octobre

La flotte britannique perd une de ses belles unités, le *Royal Oak*. Ce cuirassé, déjà ancien, avait pris part en 1916 à la bataille du Jutland. Il avait été entièrement modernisé en 1936, réparations qui avaient coûté une quarantaine de millions de francs suisses. Il est torpillé à Scapa-Flow par un sous-marin allemand; 810 membres de l'équipage sont portés disparus, sur un total de 1200.



18 octobre

La conférence de Stockholm. Les quatre chefs des Etats du Nord se rencontrent pour discuter de la situation nouvelle, des dangers de guerre dans la Baltique et de leurs intérêts réciproques. Ils se trouvent unis dans la volonté de défendre leur indépendance par tous les moyens. Ci-dessus, les hommes d'Etat lors d'un service religieux. (De gauche à droite : le président Kallio de Finlande, le roi Haakon de Norvège, le roi Gustave de Suède, et le roi Christian de Danemark.)

19 octobre

Signature du traité d'alliance ang'o-franco-turc. Les Etats signataires s'engagent à se prêter mutuellement assistance en cas d'hostilités dans la Méditerranée orientale.



19 octobre

Le général français Weygand (à droite) rencontre le général anglais Wavell à Ankara. Conversation des états-majors.

3 novembre Levée de l'embargo sur les armes aux Etats-Unis.



7 novembre

Le roi Léopold III de Belgique se rend auprès de la reine Wilhelmine de Hollande afin de discuter de la situation de leurs deux pays. Le résultat de leurs délibérations est un appel à la paix et une offre de médiation à la France, l'Angleterre et l'Allemagne. — La reine de Hollande s'entretenant encore avec le roi des Belges, au départ de celui-ci pour Bruxelles.



9 novembre

L'attentat du Bürgerbräukeller, à Munich. Comme chaque année, Hitler a prononcé un discours dans cette brasserie, la veille du 9 novembre, pour commémorer la marche historique vers la Feldherrnhalle en 1923. Contre son habitude, il a quitté la salle avec ses principaux collaborateurs immédiatement après la fin de son discours pour rentrer à Berlin. Quelques minutes plus tard, une formidable explosion détruit la salle où se trouvent encore une centaine de personnes; il y a sept tués et plus de soixante blessés.

Au temps de la guerre russo-finlandaise

Du 30 novembre au 15 mars

Pendant que la période d'attente se prolonge sur le front occidental et que la guerre entre l'Allemagne et les puissances occidentales n'atteint une grande intensité que spasmodiquement, sur mer, on apprend le 29 novembre la nouvelle de la rupture des relations diplomatiques entre la Finlande et la Russie. Immédiatement les hostilités commencent entre les deux Etats et la Finlande est attaquée. Pendant des mois, les Russes s'efforcent par des attaques puissantes et massives, accompagnées de meurtriers raids d'avions, de briser la résistance de la petite armée finlandaise. Celle-ci

se comporte héroïquement. Sa vaillance étonne le monde. Elle remporte d'éclatantes victoires, maintient ses positions, ne reculant finalement que devant le nombre, en défendant pas à pas le sol de son pays. Les pertes des Russes sont considérables; l'habileté de la défense finlandaise et le froid qui ne cesse de régner, déciment les divisions rouges. A la longue cependant, les réserves finlandaises s'épuisent; elles ne peuvent être remplacées. Les volontaires étrangers qui viennent offrir leurs services ne sont pas en nombre suffisant et finalement le gouvernement finlandais se voit

obligé d'accepter les conditions de paix dictées par Moscou. — Parallèlement aux événements de Finlande, on constate dans le monde une intense activité diplomatique, marquée notamment par la désignation de M. Myron Taylor comme envoyé spécial auprès du Saint-Siège et par le voyage en Europe de M. Sumner Welles.



30 novembre

La Russie ouvre les hostilités contre la Finlande. Les bombardiers russes lancent des tonnes d'explosifs sur Helsinki dont plusieurs quartiers sont détruits.



12 décembre

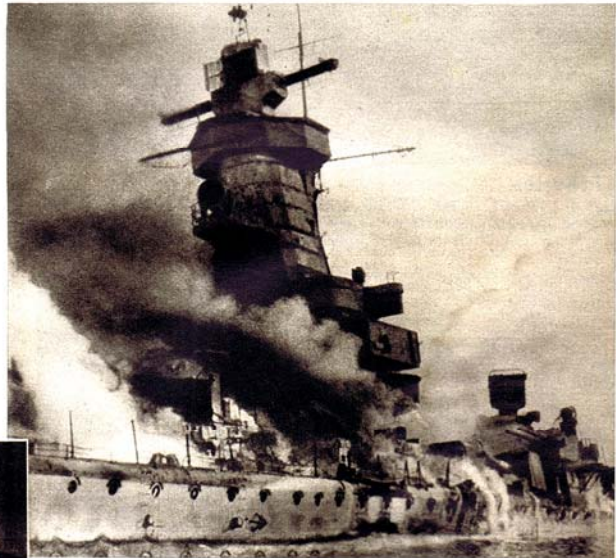
M. Molotoff, commissaire du peuple aux Affaires étrangères de l'U. R. S. S. présente une fin de non-recevoir à la demande de la S. d. N.

11 décembre

Le docteur Holsti, délégué finlandais, expose à la tribune de la Société des Nations le sort tragique de son pays. La S. d. N. invite télégraphiquement les gouvernements de Moscou et d'Helsinki à suspendre les hostilités.

14 décembre

La S. d. N. décide l'exclusion de l'U. R. S. S.



17 décembre

Le cuirassé de poche allemand *Amiral Graf Spee* qui a livré combat à des unités britanniques sur la côte uruguayenne, est sabordé par son équipage au large de Montevideo.

25 décembre

Le président Roosevelt envoie M. Myron Taylor en mission spéciale auprès du Saint-Siège. Les efforts communs doivent être coordonnés pour la paix et le soulagement des misères provoquées par la guerre.

5 janvier 1940

M. Hore Belisha, ministre britannique de la guerre, donne sa démission. Il est remplacé par M. Oliver Stanley.



30 novembre

Le président de la République finlandaise, M. Kallio (à droite), confie le haut commandement de l'armée finlandaise au maréchal Gustave Mannerheim (à gauche), héros des guerres d'indépendance.





3 janvier

Victoire finlandaise près de Kiantajärvi, dans le secteur de Suomossalmi. C'est la plus importante depuis le début des hostilités. Une division russe de 15.000 hommes est anéantie. Voici un des milliers de soldats russes tombés sur le champ de bataille et dont les cadavres gèlent immédiatement.

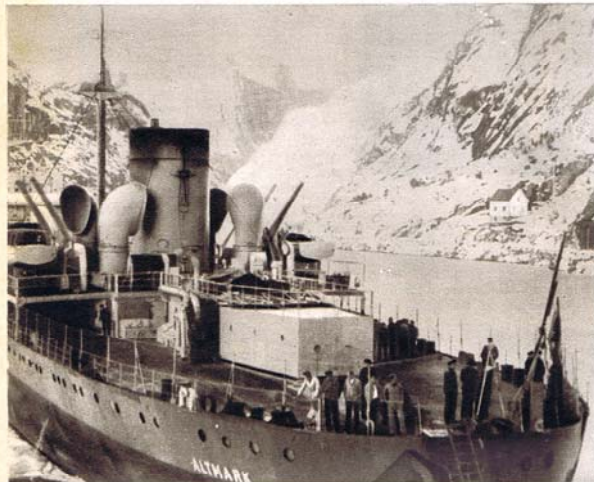


12 mars — Le traité de paix entre l'U. R. S. S. et la Finlande est signé à Moscou

La Finlande qui s'est si vaillamment battue pour ses libertés est profondément affectée par la conclusion qui met fin aux hostilités des conditions de paix de Moscou.

15 mars

Le Parlement finlandais ratifie par 143 voix contre 3 le traité de paix avec la Russie. L'isthme de Carélie avec Viborg et d'autres territoires sont cédés à la Russie.



16/17 février

L'affaire de l'Altmark. — Des torpilleurs britanniques arraisonnent le vapeur allemand Altmark dans les eaux territoriales norvégiennes et libèrent plusieurs centaines de prisonniers anglais. Vue de l'Altmark dans le Jössingfjord, prise du torpilleur anglais Cossak.



18 mars

Rencontre de Mussolini et d'Hitler au Brenner. — Le long entretien des deux chefs d'Etat provoque de nombreux commentaires dans la presse internationale.



19 février

Une nouvelle division russe est complètement anéantie après de terribles combats. Les Finlandais font un butin considérable. Voici une interminable colonne de camions abandonnés par les Russes.



20 mars

Démission du cabinet Daladier. — M. Paul Reynaud, ministre des Finances, est chargé de composer le nouveau ministère.

8 mars Des négociations de paix sont engagées à Moscou entre une délégation finlandaise présidée par M. Ryti, premier ministre.

La guerre dans le Nord

Le début d'avril, les Allemands, décidés de couper le ravitaillement du Danemark en matières premières vitales, posent massivement des champs de mines dans les eaux norvégiennes. De leur côté, les Allemands font entrer leurs troupes au Danemark et débarquent en Norvège le matin du 9 avril. Copenhague et Oslo sont immédiatement occupés par les Allemands qui s'assurent d'autres points stratégiques importants. Tandis que le Danemark se soumet en protestant, la Norvège s'oppose, sous la conduite du roi Haakon, aux exigences allemandes. A Oslo, le major Quisling constitue un gouvernement

favorable aux Allemands. Les Alliés se portent au secours de la Norvège avec leurs forces navales. Diverses unités des flottes allemande et britannique se livrent de durs combats dans le Skagerrak et le Cattégat, ainsi que dans le fjord de Narwick; la marine de guerre allemande subit des pertes importantes. Le 17 avril, des troupes anglaises débarquent en différents points des côtes norvégiennes, mais après des combats qui durent environ deux semaines, elles sont obligées de réembarquer. La résistance se poursuit alors dans le Nord, jusqu'à la capitulation de la Norvège, le 10 juin.



9 avril Entrée des troupes allemandes au Danemark et en Norvège. — Fantassins allemands dans un village norvégien en flammes.



10 avril Anxiété dans la capitale norvégienne. — La banque d'Oslo est littéralement assiégée par la foule qui, à l'annonce de l'arrivée des troupes allemandes, veut retirer ses avoirs.



15 avril

Le roi Haakon de Norvège appelle son peuple à la résistance et annonce, dans sa proclamation, sa décision de ne cesser le combat que lorsque son pays aura recouvré toute son indépendance.

16 avril

Le haut commandement allemand écarte le gouvernement Quisling.

19 avril

L'état de siège est proclamé dans toute la Hollande.

24 avril

Les Allemands nomment un commissaire du Reich dans les territoires norvégiens occupés.

14 avril

L'amirauté britannique annonce que des champs de mines ont été posés tout le long des côtes allemandes de la Baltique. Ceux-ci s'étendent de Memel aux détroits danois du Skagerrak et du Cattégat, rejoignant les barrages posés précédemment et englobant toutes les côtes danoises.

29 avril

L'Italie change d'ambassadeur à Berlin. Dino Alfieri est nommé à la place du comte Attolico.



17 avril Le communiqué norvégien annonce que des troupes britanniques ont débarqué. Soldats anglais abordant dans de petits canots.



2 mai

Chamberlain annonce à la Chambre des Communes la retraite anglaise de Norvège. Les troupes britanniques se sont réembarquées à Namsos.

Guerre de mouvement sur le front occidental

Tandis que la Grande-Bretagne fait face à une grave crise gouvernementale, l'armée allemande entre brusquement en action sur le front occidental, frappant de toute la puissance de sa formidable machine de guerre. Le 10 mai, au point du jour, les troupes allemandes franchissent la frontière des Etats neutres de Hollande, Belgique et Luxembourg. Le Luxembourg qui n'a guère que 300 soldats ne peut, de même qu'en 1914, opposer la moindre résistance à l'envahisseur. La Hollande et la Belgique acceptent le combat contre ce redoutable ennemi et la bataille commence, semant la mort partout. La France et l'Angleterre viennent aussitôt à leur secours.

10 mai

Les troupes allemandes entrent en Hollande, Belgique et Luxembourg



10 mai La grande duchesse de Luxembourg s'enfuit en auto vers Paris. Notre photo la montre lors de son passage dans une petite ville française.



10 mai Le premier britannique, M. Neville Chamberlain, donne sa démission. M. Winston Churchill, jusqu'ici premier lord de l'Amirauté, est nommé chef du gouvernement par le roi. A sir Anthony Eden est confié le ministère de la guerre.



11 mai Deuxième mobilisation générale de l'armée suisse

A sa séance du 10 mai, à laquelle assiste le général Guisan, le Conseil fédéral décide une nouvelle mobilisation générale de l'armée suisse. La bataille s'est engagée à fond sur le front occidental, la situation évolue rapidement. Notre pays doit être prêt à toute éventualité pour défendre sa neutralité. La mobilisation est donc décidée pour le samedi 11, à 9 h. L'horaire de guerre entre en vigueur à mi-journée.



13 mai Le gouvernement hollandais transfère son siège à Londres. — La princesse Juliana, le prince Bernard et leurs enfants lors d'une promenade dans les rues de la capitale anglaise.

15 mai La Hollande capitule.

16 mai Grande bataille sur les rives de la Meuse.

17 mai Les troupes allemandes entrent à Bruxelles. Le gouvernement belge se transporte à Ostende.

18 mai Anvers est aux mains des Allemands.

Changement dans le gouvernement français. M. Reynaud reste premier ministre et se charge du ministère de la guerre. L'ambassadeur de France à Madrid, le maréchal Pétain, est nommé vice-président du Conseil des ministres.



28 mai Capitulation de l'armée belge

Le roi des Belges en prend personnellement la décision. — Voici le souverain en conversation avec les généraux Denis (à gauche) et Vanderbergh.



19 mai

Le général Weygand est nommé généralissime des forces alliées à la place de Gamelin.



Après la capitulation de leur armée, des prisonniers belges retournent dans leurs foyers et passent dans la petite ville d'Aalst, complètement détruite.

19 mai Eupen, Malmédy et Moresnet sont rattachés au Reich.

21 mai La 9^{me} armée française est battue; son chef, le général Giraud, est fait prisonnier.

26 mai Le général sir Ed. Ironside est nommé commandant en chef de l'armée métropolitaine britannique.



3 juin 1^{re} attaque aérienne sur Paris

Plus de mille bombes sont jetées; 45 personnes sont tuées et 155 blessées.

Dunkerque

3/4 juin



Après la bataille de Sedan, la percée des troupes allemandes sur la Meuse et leur avance foudroyante, la situation des troupes alliées combattant dans la France du Nord et en Belgique est devenue rapidement critique. Elles sont séparées du gros des armées franco-britanniques, quand les Allemands atteignent la Manche à l'embouchure de la Somme, puis à Boulogne et Calais. Pour échapper à l'étreinte qui se resserre de toute part, il ne leur reste plus qu'une route : la mer, qu'un seul port : Dunkerque. La retraite de ces soldats se fait dans des conditions extrêmement pénibles. Combien d'entre eux pourront échapper à l'encerclement ? Luttant désespérément, 335.000 hommes, Français, Anglais, Belges, réussissent finalement à gagner les bateaux qui les attendent pour les emmener en Angleterre sous les bombes des escadrilles aériennes allemandes attaquant sans répit. Quelle épopée ont vécu ces soldats dans « l'enfer de Dunkerque » ! — Ci-dessus, l'un d'eux, un Anglais blessé, qu'un marin aide à monter sur le bateau.



Arrivée dans un port anglais des navires transportant les soldats alliés de Dunkerque. Beaucoup de ces hommes sont épuisés par les efforts incroyables qu'a exigés la retraite.

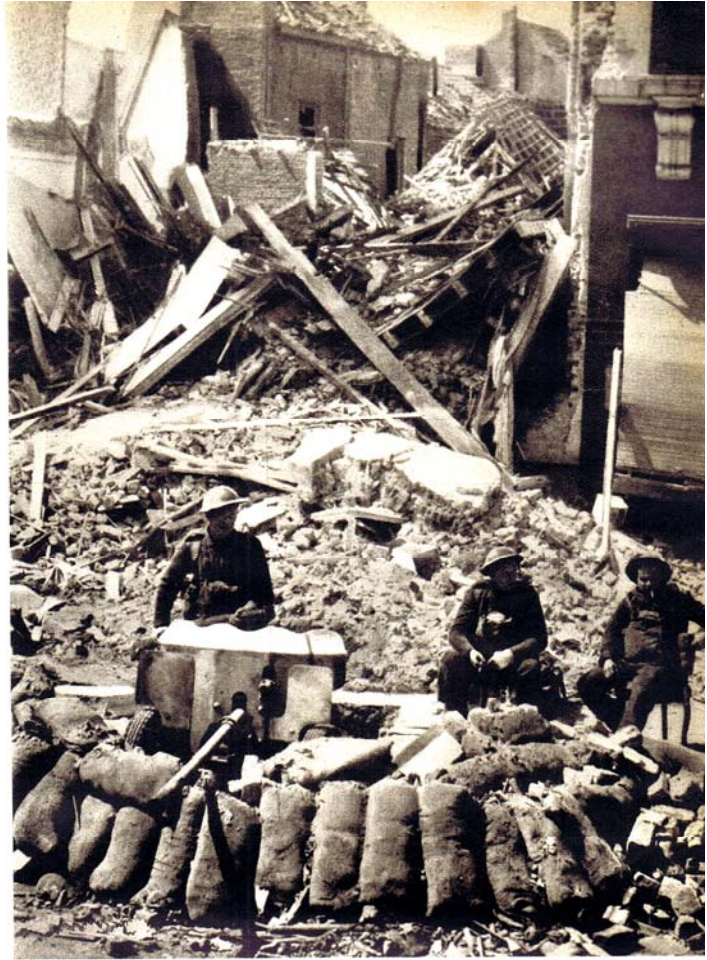
La bataille de France

Du 5 au 25 juin



Une vue du théâtre français des opérations. Pour retarder l'avance des troupes allemandes, les Français ont fait sauter le pont dont on voit, à l'arrière-plan, les arches détruites. Mais les pontonniers allemands ont rapidement construit un nouveau pont sur le fleuve et l'offensive se poursuit.

À peine la retraite des troupes franco-britanniques à Dunkerque a-t-elle pris un point final à la grande bataille des Flandres, que celle de France commence. Elle s'engage à l'aube du 5 juin sur un front de quelque 200 km. contre l'embouchure de la Somme dans la mer et le Chemin des Dames, s'étendant plus loin, à l'est, les jours suivants, sur des champs de bataille souvent cités déjà par les communiqués de la guerre de 1914-18. Les attaques allemandes qui se succèdent avec impétuosité sont de formidables coups de bélier contre les lignes françaises hâtivement reconstituées. Celles-ci sont finalement dépassées, malgré une résistance dont les Allemands eux-mêmes reconnaissent l'acharnement.



Dans les ruines d'une agglomération française. — Soldats anglais en position avec un canon anti-chars.

5 juin Daladier est évincé du Conseil des ministres français.



10 juin — L'Italie en guerre

Ce jour-là, dans l'après-midi, 400.000 personnes sont rassemblées sur la Piazza Venezia à Rome pour entendre une déclaration du duc. Un peu avant 18 heures, Mussolini apparaît au balcon du palais, follement acclamé par la foule. Le discours que prononce le chef du gouvernement italien est d'une importance extrême pour l'Italie et le monde entier : il annonce la déclaration de guerre aux puissances occidentales et assure que l'Italie, fidèle à l'Axe, n'a pas l'intention d'entraîner d'autres nations dans la guerre.

10 juin La Norvège annonce la fin des hostilités sur son territoire.

13 juin M. Reynaud adresse un dernier et solennel appel au président Roosevelt et aux États-Unis.

14 juin Les Allemands entreprennent l'attaque contre la ligne Maginot.



14 juin Entrée des Allemands à Paris.

15 juin Prise de Verdun.



16 juin

Venus des régions proches de la Suisse, les premiers réfugiés civils français se présentent à nos frontières, cherchant un refuge chez nous. — Vue prise aux Verrières. Comme tant d'autres, cet homme a rapidement entassé quelques objets sur un petit char et s'est enfui à pied avec les siens, avant que les Allemands occupent la région qu'il habitait.



17 juin Le gouvernement français démissionne et le maréchal Pétain est chargé de former le nouveau ministère. Dans une émouvante allocution, il annonce par radio à la nation française que le moment est venu de tenter de cesser le combat et qu'il s'est adressé à l'adversaire dans ce but.

Les Etats baltes sont occupés par les Russes.



20 juin Pendant la nuit du 20 juin, dans la région de Saint-Ursanne (Franches-Montagnes), des troupes alliées, fortes d'environ 28.000 hommes, franchissent la frontière suisse avec 7800 chevaux et de longues colonnes de camions. Le flot de ces réfugiés militaires augmente les jours suivants et dépasse 40.000 hommes. Toutes ces troupes sont désarmées par nos soldats et internées à l'intérieur de la Suisse.

18 juin Hitler et Mussolini se rencontrent à Munich et discutent des conditions d'armistice qui seront imposées à la France.



21/22 juin

Les négociations d'armistice entre la France et l'Allemagne dans la forêt de Compiègne. - Dans le wagon historique où le maréchal Foch reçut, en 1918, les parlementaires allemands, le général Keitel (debout à gauche), commandant en chef des forces armées du Reich, lit l'introduction aux conditions d'armistice. Assis, à gauche, on reconnaît le chancelier Hitler, le maréchal Göring et l'amiral Røder. De dos, M. von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères du Reich. En face de lui, à gauche, le général von Brauchitsch et le ministre Rodolphe Hess, à droite. Les membres de la délégation française sont assis à droite, le vice-amiral Leluc, le général Huntziger, chef de la délégation, et (caché) Bergeret, général de l'air.

24 juin Près de Rome, dans la villa du comte Gaetano Manzoni, ont lieu les négociations d'armistice entre la France et l'Italie.

25 juin A minuit 35, heure de l'Europe centrale, le signal de « Cessez le feu ! » retentit sur tous les fronts de France.



Triste retour dans son foyer

Les millions de réfugiés qui ont vécu sur les routes de France l'effroyable tragédie de l'exode, commencent à reprendre le chemin du retour. Mais combien de mois s'écouleront encore avant qu'ils puissent tous regagner leur ville ou leur village et combien d'entre eux retrouveront leur maison en ruines ?



7 septembre

L'Union Sud-Africaine déclare la guerre à l'Allemagne, suivant ainsi l'exemple de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie. Le général Smuts (ci-dessus) devient premier ministre à la place du général Hertzog.



10 septembre

Mr. Mackenzie King annonce au Parlement canadien l'état de guerre avec l'Allemagne. — Voici (à droite) le premier ministre canadien en conversation avec M. Roosevelt, président des Etats-Unis, lors d'une visite qu'il lui fit à Warm Springs, dans l'Etat de Géorgie.

17 septembre

Entrée des troupes russes en Pologne. — Par des tracts jetés sur Varsovie par avions, le haut commandement allemand demande aux défenseurs de la ville de mettre fin à leur résistance.



18 septembre

Des troupes allemandes et russes se rejoignent près de Brest-Litovsk. Des officiers supérieurs des deux armées établissent la ligne de démarcation entre les deux Etats. La Pologne doit subir ainsi un nouveau partage. Le quatrième de son histoire. Le gouvernement polonais s'enfuit à Czernowitz (Roumanie).

19 septembre

Hitler entre à Dantzig et proclame le retour de l'Etat libre au Reich.



20 septembre

Le professeur Burckhardt, haut-commissaire de la Société des Nations à Dantzig, rentre en Suisse.



27 septembre

Les négociations pour la capitulation de Varsovie. — Officiers polonais et allemands discutent dans un autobus, aux portes de la ville. De dos, au premier plan, les parlementaires polonais; deuxième, à gauche, le général allemand Blaskowitz.



5 octobre

Le Führer assiste à une parade des troupes allemandes, à Varsovie. La capitale polonaise est en grande partie détruite.

6 octobre

Hitler déclare devant le Reichstag que la campagne de Pologne peut être considérée comme terminée.



Le sort tragique des réfugiés

Un des officiers polonais qui ont réussi à gagner la Roumanie après l'effondrement de leur pays et qui ont été internés.



la défaite de la France

Vue d'un des puissants ouvrages fortifiés de la ligne Maginot. A l'arrière-plan, sur rails, une pièce d'artillerie française de gros calibre dont la gueule a été brisée par un coup direct. — Il ne nous appartient pas de commenter ici une défaite dont l'histoire expliquera les causes. Mais de nombreux experts militaires s'accordent déjà pour affirmer que la ligne Maginot ne remplit pas le rôle qu'on attendait d'elle. La France croyait que ce formidable bastion était sa force, et ce fut sa faiblesse. Sûre de cette ligne sur laquelle s'appuyait son armée, elle négligea les moyens qui lui auraient donné plus d'aisance dans la guerre de mouvement. Quand la bataille se déroula ailleurs et que les fortifications furent tournées, leur rigidité même les condamna et toute résistance dans les ouvrages devint inutile.

Encerclées par les Allemands, isolées les unes des autres, des armées françaises entières durent déposer les armes. De longues colonnes de prisonniers sont dirigés vers des camps.





Illustrated London News

La guerre sur mer

Campagnes des sous-marins allemands, mines magnétiques posées par des hydravions près des côtes anglaises, blocus, contre-blocus, furent les phases diverses de la guerre aéronavale qui ne ralentit guère depuis le début des hostilités.



1871-1914-1939

Trois générations gardent les frontières de notre patrie

Souvenirs de trois guerres * Par Arthur Lory

L'u le caractère de ce numéro spécial, nous remoyons d'une semaine le feuillet et le remplaçons par l'article ci-dessous. Réd.

Janvier 1871

L'année 1870 avec toutes ses terreurs, toute sa misère et toutes ses douleurs était écoulée. On était au 31 janvier 1871. A l'aube de ce jour, la température était descendue à moins de 26 degrés. La neige crissait sous les pieds, et le froid terrible tuait les oiseaux en plein vol.

Deux soldats de la 1^{re} compagnie de chasseurs, faisaient les cent pas devant le « Café Fédéral », aux Verrières. Malgré le froid sibérien, ils accomplissaient leur mission dans une attitude impeccable. De l'autre côté de la frontière, sur territoire français, le crépitemment de la fusillade se mêlait au grondement du canon. Les sentinelles suisses n'y prêtaient plus garde, tant elles étaient habituées aux rumeurs de la guerre, qui leur parvenaient depuis l'autre côté du Larmont.

Dans les cantonnements des postes d'extrême frontière, faiblement éclairés, les sentinelles relevées se reposaient de leur pénible service. Les unes étaient étendues sur la paille, à demi éveillées, d'autres ronflaient sous les couvertures poussiéreuses, d'autres encore s'entretenaient des événements de la veille, observés au cours de leurs patrouilles. De temps à autre, une estafette pénétrait dans le cantonnement. Ce qu'elle annonçait n'était pas des plus rassurant. On sentait du nouveau dans l'air, l'approche d'événements graves, car des réfugiés français, vieillards, femmes, enfants, auxquels se mêlaient des petits contingents de troupes, arrivaient d'heure en heure et de plus en plus nombreux devant nos postes avancés.

Lorsque les dernières étoiles se furent éteintes, remplacées par le matin naissant, nos deux sentinelles entendirent à distance le bruit de sabots et le hennissement de chevaux. Des officiers et des ordonnances de la brigade-frontière Rilliet avançaient au grand trot vers le détachement des Verrières. Les chevaux hâletaient. Des glaçons pendaient à leurs naseaux et à leurs crinières.

Le colonel descendit le premier de cheval. Son visage était rougi par le froid intense. Il enfouit ses mains dans les poches de son manteau, et se dirigea d'un pas rapide vers le « Café Fédéral », où l'on avait déjà remarqué l'arrivée des cavaliers, et déduit que les événements s'aggravaient. Malgré l'heure matinale, des curieux entouraient les nouveaux arrivés. Les physionomies étaient graves et tendues. La violente canonnade de la nuit, et l'arrivée soudaine et si matinale des officiers supérieurs de la brigade n'annonçaient rien de bon. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Qu'est-ce qui se préparait ?

Pendant ce temps le jour s'était levé. Dans la grande salle de l'auberge on éteignait les lampes. Une forte odeur de tabac, de paille et d'alcool remplissait la pièce. Sur les bancs et sur les tables étaient étendus des habitants de l'autre côté de la frontière, qui étaient venus chercher un refuge aux Verrières, emportant avec eux un pauvre et maigre bagage. Comme ces pauvres gens grelotaient de froid et de terreur, nos soldats de garde les avaient conduits au « Café Fédéral ». Leurs figures pâles et leurs paupières rouges dénotaient que ces malheureux n'avaient pas dormi de toute la nuit.

L'un d'eux, un Français de haute stature, racontait toutes les misères endurées par lui et ses compagnons.

L'armée allemande du Sud, racontait-il, avait occupé Dôle à l'ouest, et poussait vers Pontarlier, dans le but de couper la route de Lyon au général Bourbaki. A l'est, le long de la frontière suisse, le général de Werder poussait ses bataillons à marches

forcées dans la direction de Morteau et de Pontarlier. Un armistice avait été signé à Paris, entre Français et Allemands, mais il ne comprenait pas l'armée de l'Est. Il ne restait plus ainsi à Bourbaki que de tenter de se frayer un passage par la Suisse. On s'attendait donc à voir arriver une troupe mourant de froid et de faim, talonnée par les troupes allemandes. Il fallait être prêt à repousser toute tentative de violer notre neutralité, les armes à la main s'il le fallait.

Il s'agissait donc d'événements de toute gravité, qui ne laissaient pas d'inquiéter nos troupes frontière et la population de la région. Ce n'était d'autre part un secret pour personne, que le général Herzog ne disposait pas de troupes suffisantes pour couvrir toute la frontière, et empêcher un coup de force éventuel.

Neuf heures du matin venaient de sonner. Un soleil d'hiver éclatant brillait, transformant l'épaisse couche de neige en un tapis de diamants étincelants.

87000 Français se dirigent vers la frontière suisse

Les réfugiés français, auxquels d'autres venaient sans cesse s'ajouter, étaient réunis là, inquiets, attendant avec angoisse. La beauté de ce clair matin d'hiver ne parvenait pas à les impressionner. L'attente de ce qui allait arriver, leur faisait tourner les regards du côté du Larmont, au-dessus duquel des nuages de fumée se laissaient voir, suivis peu après de fortes détonations.

Leur angoisse atteignit au comble, lorsqu'ils virent que tout, autour d'eux, se transformait en un vaste camp militaire. Des Bayards était arrivé le bataillon 18, tandis que le bataillon 58, qui occupait les Verrières, se disposait en lignes de tirailleurs.

Le colonel Rilliet, qui commandait ces troupes, se dirigeait vers les avant-postes, près de la douane. Un désordre indescriptible régnait parmi les troupes françaises et la cohue des réfugiés.

Au même moment, un détachement de cuirassiers, commandé par un capitaine, s'approcha de notre frontière. Le capitaine salua et descendit de cheval.

— Bonjour, mon colonel !

— Permettez-moi, capitaine, de vous demander ce que signifie votre présence à proximité immédiate de notre frontière ? lui demanda le colonel Rilliet. Vous devez comprendre que nous ne pouvons tolérer de tels rassemblements de troupes près de la frontière. J'ai l'ordre d'empêcher par les armes, s'il le faut, toute tentative de pénétrer sur le sol suisse.

Le capitaine ne cacha pas son étonnement à l'ouïe de cette déclaration énergique. Il ouvrit de grands yeux, en tirant nerveusement sur sa barbe taillée en pointe. Puis il répondit :

— Mon colonel, nous n'avons, jusqu'à maintenant, reçu aucune instruction pour traiter avec vous. Je ne sais pas davantage si nous devons nous retirer ou si l'ordre sera donné de passer par la Suisse. » Puis tendant une cigarette au colonel, il reprit : « Du reste, franchir la frontière ? Notre armée est forte d'au moins 80.000 hommes. Nous n'avons pas de temps à perdre, et devons à tout prix trouver un chemin. En cas de besoin, nous serons obligés de recourir à la force, sinon nous sommes perdus. Etes-vous vraiment décidé à vous opposer par les armes à notre passage par la Suisse ?

— Cela me regarde, capitaine, répondit le colonel Rilliet, et tournant la tête, il ajouta : Voyez, là-bas, nos tirailleurs. Vous en ferez connaissance, si vous

refusez de vous laisser désarmer avant d'entrer en Suisse.

Ayant dit, le colonel salua et s'éloigna. Le capitaine tira longuement sur sa cigarette, haussa les épaules, secoua la tête, et remonta à cheval.

Le colonel Rilliet retourna à vive allure aux Verrières. Il était convaincu qu'un coup de force allait se produire. Il avait compris le tragique de la situation, la menace qui planait, et qu'il fallait aviser sans perdre une minute.

Soudain, il se sentit frissonner. Qu'était-ce ? De la peur ? Ah, certes non ! Il venait de prendre un coup de froid. Il claquait des dents. Ses genoux ployaient.

Lorsque le colonel Rilliet pénétra enfin au « Café Fédéral », il appela son adjudant, et lui ordonna : « Télégraphiez immédiatement au général que plus de 80.000 Français se dirigent vers la frontière, et que j'attends des ordres. » Puis il monta dans sa chambre et se coucha. Il éprouvait une fatigue et un besoin de dormir invincibles. Le corridor retentissait du bruit des allées et venues, du choc des sabres heurtés, de commandements. Rilliet n'entendait rien. La fièvre l'avait pris, et il n'avait plus qu'une pensée : dormir, encore dormir...

Le passage de la frontière est libre, avancez !

Le soir était venu. Les étoiles innombrables brillaient dans le ciel d'hiver d'une pureté merveilleuse. Les rapports parvenant des avant-postes mentionnaient l'approche de colonnes d'heure en heure de plus en plus nombreuses. Le va-et-vient ressemblait à celui d'une ruche d'abeilles. Vers minuit, arrivait le général, accompagné de plusieurs officiers d'état-major. Grave, calme, il prit connaissance des rapports. Puis, quittant ses adjudants, il se dirigea vers la chambre qui lui était préparée. Lui aussi ressentait une fatigue et un besoin de repos extraordinaires.

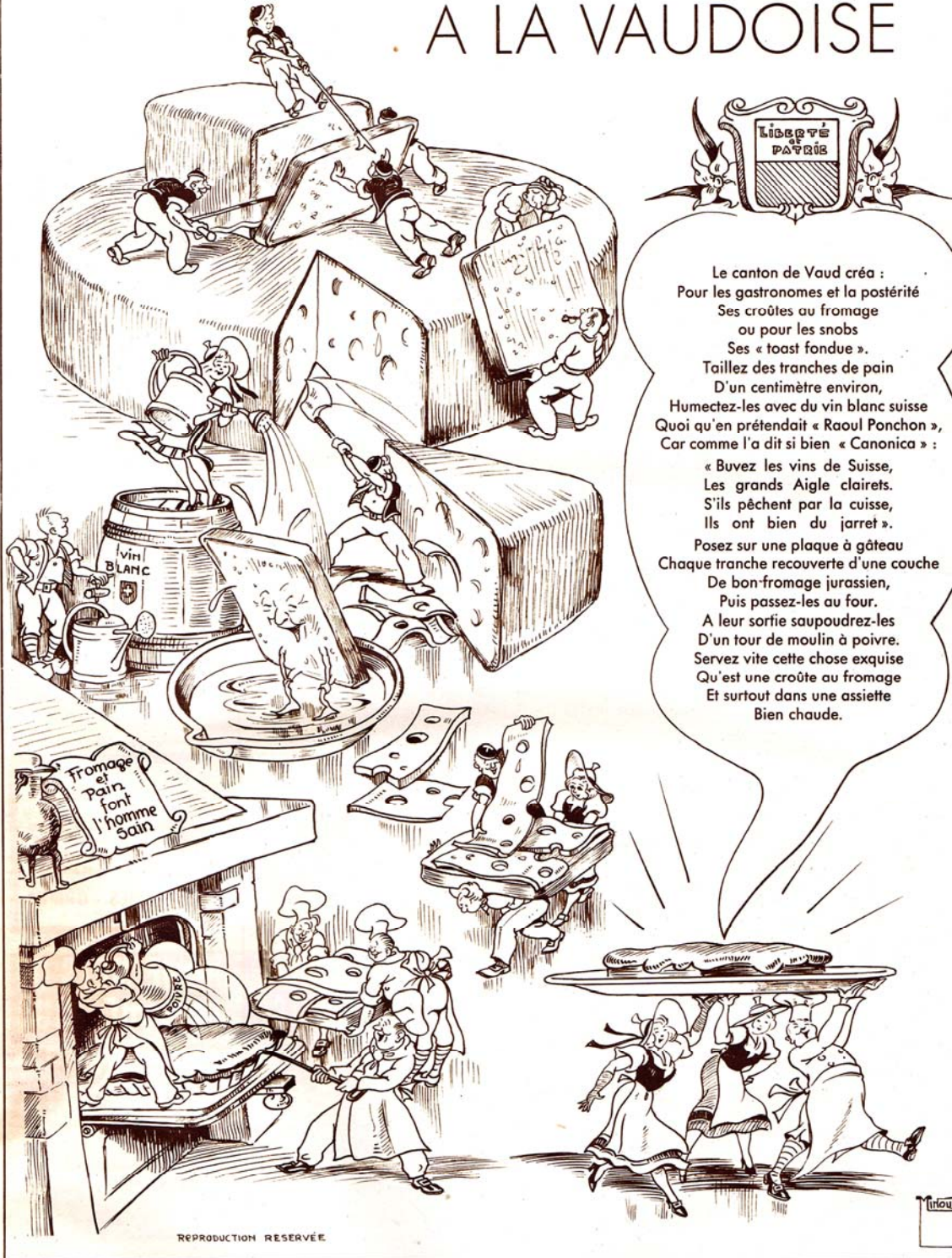
Après s'être assis, il fit de l'ordre dans son esprit, et passa en revue les événements, et réfléchit aux ordres à donner. Il fallait mettre aussi de l'ordre dans la circulation des trains, dont la confusion était grande, et qui l'avait forcé à un arrêt prolongé à Fleurier ; il fallait organiser le transport des blessés et des malades ; il fallait endiguer la cohue des réfugiés désemparés et misérables.

Il était deux heures du matin lorsque le général Herzog put enfin trouver quelque repos. Il avait à peine fermé les yeux, qu'il entendit frapper à sa porte. C'était le lieutenant-colonel Siber, qui venait annoncer l'arrivée aux Verrières d'un parlementaire français. Il demandait avec insistance, au nom du général Clinchant, représentant lui-même le général Bourbaki, la conclusion immédiate d'une convention pour l'entrée de l'armée française en Suisse. Chaque minute était précieuse, disait-il, car la démoralisation et la destruction de l'armée française n'étaient plus qu'une question d'heures.

Le général Herzog se hâta de s'habiller. Il connaissait la gravité de la situation, et savait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Il fit battre la générale et rassembler toutes les troupes dont il disposait, aux Verrières : dragons, fusiliers, artilleurs, ambulances. Il y avait des contingents du Valais, de Berne, de Lucerne, de Fribourg, de Vaud et de Soleure.

Lorsque le général eut donné ses ordres — il était près de quatre heures du matin — son adjudant, le lieutenant-colonel Sieber lui annonça le parlementaire du général Clinchant. Quelques minutes plus

LES CROÛTES AU FROMAGE... A LA VAUDOISE



Le canton de Vaud créa :
Pour les gastronomes et la postérité
Ses croûtes au fromage
ou pour les snobs
Ses « toast fondue ».
Taillez des tranches de pain
D'un centimètre environ,
Humectez-les avec du vin blanc suisse
Quoi qu'en prétendait « Raoul Ponchon »,
Car comme l'a dit si bien « Canonica » :

« Buvez les vins de Suisse,
Les grands Aigle claires.
S'ils pêchent par la cuisine,
Ils ont bien du jarret ».
Posez sur une plaque à gâteau
Chaque tranche recouverte d'une couche
De bon-fromage jurassien,
Puis passez-les au four.
A leur sortie saupoudrez-les
D'un tour de moulin à poivre.
Servez vite cette chose exquise
Qu'est une croûte au fromage
Et surtout dans une assiette
Bien chaude.

Fromage
et
Pain
font
l'homme
sain

REPRODUCTION RESERVÉE

Minou

Minouvis en pleine forme !

LES CONSEILS



DE LA SEMAINE

On n'est jamais trop jeune...

Depuis des siècles, à tort ou à raison, le destin des pays appartenait aux hommes d'âge mûr et nous avons, hélas ! vu souvent cette maturité se prolonger jusqu'à une vieillesse avancée... De nouvelles générations ont décidé de bouleverser cet ordre... Nous allons connaître une jeunesse agissante, une jeunesse qui va prendre ses responsabilités et bousculer la sagesse. Nous ne savons encore s'il est bon de s'en réjouir, mais nous savons déjà que nous devons reviser tous nos principes d'éducation. Vous étiez vos enfants avec le souci de la facilité, vous demandiez aux études de les préparer à la vie et vous réserviez ensuite de les façonner, de les polir, en leur laissant tout le temps nécessaire pour que la folie des enthousiasmes et des passions se discipline entre les digues bien cimentées de l'expérience. C'était le temps où vous saviez que votre partie serait longue et que vous pourriez corriger les erreurs de vos cadets. La révolution dont nous sommes les témoins nous oblige à changer tout cela. La jeunesse d'aujourd'hui, la jeunesse de demain, seront comptables du destin des nations; vous devez dès aujourd'hui parer à leurs erreurs, à leurs fautes, à leur défaite même. Il faut que vous sachiez remplacer en ces esprits audacieux, l'expérience dont ils n'acceptent plus l'étude par la foi, la dure et solide foi qui fait les soldats, les bâtisseurs et les saints. — Vous avez laissé vos fils s'étourdir de sport et de performances, vous les avez guidés vers des plaisirs solides dont vous attendiez le meilleur résultat, vous leur avez donné des muscles et des réflexes... C'est parfait... Mais avez-vous pensé à leur donner une âme ? Avez-vous pensé à leur donner cette humanité, cette charité, ce désir de dévouement qui, seuls, peuvent, demain, ordonner leur force ? — Quand les nations, autour de vous vacillent de violence ou de faiblesse, quand des millions et des millions d'êtres crient leur passion, ne croyez-vous pas qu'il est temps de retourner aux plus durs principes de la sagesse antique et de la chrétienté, de vous vider en un mot de tous les appétits de jouissance pour donner à vos fils l'exemple de l'utilité, du sentiment du devoir et de l'amour des hommes ?

Janie LORIN.



BLOUSE-CHEMISIER

La blouse-chemisier fait fureur. Les jeunes femmes les plus élégantes ne portent pas autre chose avec tous leurs costumes ! Ces blouses nettes et strictes faites en soieries lavables, en flanelle, en popeline, donnent un air jeune, décidé, alerte. Le col se porte ouvert avec une écharpe glissée dans l'encolure. Mais attention ! Pas de tissus à dessins et surtout pas de cravates !



DANS LE BLACK OUT

Il faut montrer patte blanche puisque tout est noir, noir, noir, le soir. Il faut qu'on vous distingue sans peine dans cette obscurité aggravée de nos nuits d'hiver. Ou sans ça, gare aux collisions ! De piéton à piéton c'est désagréable, de cycliste à piéton c'est dramatique et ne parlons pas des voitures... Pour montrer patte blanche eh bien, portez des gants blancs avec hauts poignets montants jusqu'aux coudes — en n'importe quel tissu pourvu que ce soit bien blanc. Des guêtres blanches, des soquettes blanches, ça n'est pas mal non plus. Mais ce qui produira le plus d'effet, c'est évidemment une surface blanche étendue, placée verticalement à bonne hauteur pour frapper l'œil des autres piétons. Le rêve serait de se promener comme les hommes-sandwiches avec un placard blanc sur le dos et aussi par devant qui dirait : « Attention, ici un de vos concitoyens ou concitoyennes. »



VITE, VITE, TOUJOURS PLUS VITE...

Est-ce un signe des temps fiévreux que nous vivons ? Est-ce notre inquiétude qui se traduit par un besoin de mouvement et d'action ? Toujours est-il que les jeux d'application et de mémoire sont de plus en plus délaissés en faveur des distractions rapides et simples. L'austère bridge cède la place à la pétillante belote, les paisibles échecs ne résistent pas devant l'entrain du backgammon. Et le poker dice (ou poker d'as) ce jeu-éclair, est le roi des réunions où l'on est trop nombreux pour les autres jeux.



A CINQ DOIGTS DE LA CHEVILLE... NON !

Etes-vous pour la jupe longue, mademoiselle, ou pour la jupe courte ? Un jeune et brillant couturier de Paris, qui n'est pourtant pas neurasthénique, n'a pas hésité à se prononcer pour la première solution ; et lors de la présentation de sa nouvelle collection de printemps, les spectatrices ont vu avec stupeur les ravissants mannequins défiler avec des robes descendant à une main de la cheville ! Et ce n'étaient pas des robes du soir... Moi, je n'hésite pas non plus ! N'y aurait-il qu'une femme à porter la jupe courte, je serai celle-ci !

N'OUBLIONS PAS Les bons vieux plats



On fait blanchir les choux à l'eau bouillante, après avoir enlevé les grosses feuilles dures; une fois blanchis, on ôte le cœur. Avec 300 gr. de viande de porc ou de bœuf — 200 gr. de mie de pain trempée dans du lait — 2 œufs, oignons, persil, poivre et sel, préparer une farce et la

mettre à la place du cœur, soulever les feuilles une à une et étendre la farce sur chacune d'elles. Replacer les feuilles farcies dans leur ordre et ficeler le chou.

Vous mettez ce chou ainsi préparé dans une casserole, le mouillerez avec du bouillon et l'accompagnerez d'un bouquet garni, oignons, muscade rapée, gros poivre et carottes. Vous le laisserez mijoter trois à quatre heures. Après cuisson, vous ôterez les ficelles et vous l'arroserez avec son bouillon. Le chou farci est aussi délicieux froid que chaud.

L'eau froide est un remède

Saviez-vous que dans certains cas, l'eau froide est un très bon remède ?

Si vous souffrez des jambes, lotionnez-les matin et soir avec de l'eau froide.

Si vous avez les chevilles gonflées, pîctinez pendant 3 minutes dans 10 cm. d'eau froide, tous les matins.

Si vous voulez conserver une belle poitrine, aspergez-la d'eau froide tous les jours.

Si vous souffrez du foie, appliquez une compresse d'eau froide pendant 5 minutes.

Si vous êtes fatiguée et énérvée, posez sur l'estomac une compresse d'eau froide isolée par une feuille de taffetas gommé et recouverte d'un molleton. Gardée toute la nuit, cette compresse vous guérira en quelques jours de l'insomnie.

Enfin, si vous voulez avoir de beaux cheveux, souples et vivants, rincez-les alternativement à l'eau chaude et à l'eau froide, en terminant par cette dernière.



SI VOUS ÊTES BLONDE



UNE MAYONNAISE SANS HUILE... OU PRESQUE

Pour six personnes. — Commencez par préparer une sauce blanche en délayant deux cuillerées à soupe de farine dans un peu d'eau froide. Quand il n'y aura plus de grumeaux, versez cette sauce dans un demi-litre d'eau bouillante et laissez cuire en remuant sans cesse, jusqu'à ce que, l'eau s'évaporant, vous obteniez une bouillie épaisse. Puis laissez refroidir. Pendant ce temps, mettez dans un bol ou un petit saladier, une cuillerée à café de moutarde brune, sel, poivre, un œuf dont le jaune et le blanc auront été fouettés en mousse; ensuite ajoutez la sauce blanche froide, et une cuillerée de vinaigre. Enfin, versez doucement quelques gouttes d'huile seulement, en tournant comme pour une mayonnaise ordinaire. Celle que vous obtiendrez ainsi sera non seulement mousseuse et légère, mais grâce à la sauce blanche vous en aurez doublé économiquement le volume.



... ET UNE MAYONNAISE SANS ŒUFS

Pour six personnes. — Cette seconde recette, plus économique encore que la première, vous séduira certainement, car elle possède, malgré l'absence d'huile et d'œuf, toutes les apparences de la mayonnaise ordinaire. Pour la faire, mettez dans un bol une cuillerée à soupe de moutarde brune, sel, poivre, puis une autre de vinaigre, du sel, du poivre. Mélangez bien le tout. Préparez dans un autre récipient, la même sauce blanche que pour la mayonnaise sans huile, mais versez doucement cette sauce épaisse, quand elle est chaude, dans un bol contenant le vinaigre et la moutarde. Battez bien avec une fourchette, puis laissez refroidir. Vous aurez ainsi une sauce lisse et épaisse ressemblant à la mayonnaise. Elle sera un délicieux assaisonnement pour le thon, le saumon froid, les poireaux blancs cuits en asperges, les œufs durs, la salade de pommes de terre, etc.

1. Joli robe en crêpe mat d'été donnée par un creux d'été garniture au corsage. Même garniture au corsage. 100 cm. de large (taille 42).
2. Robe de crêpe georgette plissée soleil. Le corsage a rubans qui retiennent les 100 cm. de large. Jusqu'à 48.
3. Cette charmante petite robe trois-quarts, froncée à la jupe. Métrage jusqu'à 48.
4. Des pinces resserrent à la des plus non repassés. Re. Métrage jusqu'à 44 : 3 m. 7.



Silhouette 1941

Les femmes les plus minces ont souvent une taille lourde. Quant aux autres, n'en parlons pas... Et pourtant, la mode nouvelle est bien difficile à porter si vous n'avez pas une taille très fine. Voici trois exercices qui vous feront perdre 10 cm. en 1 mois.

1^{er} exercice. A genoux, les jambes écartées, talons réunis, le corps droit, les bras levés. Penchez-vous le plus possible vers la droite, puis vers la gauche, 10 fois de chaque côté.

2^{me} exercice. Placez une chaise à 60 cm. de votre droite. Levez la jambe droite; faites-la passer par-dessus la chaise d'avant en arrière, puis d'arrière en avant. L'autre jambe ne doit pas fléchir, 10 fois avec chaque jambe.

3^{me} exercice. Debout, bien droite devant un miroir, lancez la jambe en arrière, le plus loin possible, puis en avant, très haut. Il faut arriver à ce que le genou touche l'épaule. 10 fois de chaque côté.

QU'IL FAIT BON Chez Moi

C'est charmant un feu de bois dans la cheminée. Mais ce n'est guère le moyen de chauffer toute une pièce.

Voici un moyen excellent de remplacer un poêle par une petite construction ingénieuse que le premier

fumiste venu fabriquerait avec des tuyaux ordinaires de tôle polie. Votre radiateur se compose

d'une colonne verticale et d'une sorte de fer à cheval ou de U, ouvert sur deux bouts. Le fond sera placé aussi près que possible du feu, au-dessus de la flamme. L'air froid entré par

les deux bouts, se chauffe là et sort par le haut de la colonne

verticale donnant une ventilation chaude continue. Si votre

cheminée peut élever à la température de 10 degrés une pièce

de 75 m³ (pièce de 5 x 5 x 3, donc assez grande), ce disposi-

tif vous donnera très vite 18 à 19 degrés. Il faut que cette

construction soit très légère (3 kg. 500) et équilibrée de telle

sorte qu'un crochet ou un support (fait d'un gros fil de fer)

permette de la fixer à la tablette de la cheminée. Rien de plus

facile que de la transporter de chambre en chambre.



Jolies Robes pour l'Après-midi

VOICI DE CHARMANTES ROBES POUR LES THÉS ET LES RÉUNIONS D'APRÈS-MIDI.

PARMI TOUTES CES COULEURS À LA MODE, CHOISISSEZ CELLE QUI VOUS IRA LE MIEUX

SI VOUS ÊTES BRUNE



1. L'ampleur de la jupe terminant par un noeud. Métrage 2 m. 90 en 100 cm. (taille 44 à 48).
2. En biais est entièrement orné de petits noeuds en crêpe marocain. Manches droit fil sur les côtés de la jupe.
3. De crêpe de soie. La jupe est ornée de nouvelles manches. Métrage jusqu'à 44 : 4 m. 25 en 90 cm.



5. Le devant de cette jupe est taillé en biais et le dos est droit fil. L'empècement est formé de bandes de même tissu, piquées puis repliées. Large ceinture drapée. Métrage jusqu'à 44 : 3 m. 30 en 100 cm.; jusqu'à 48 : 4 m. en 100 cm. de large.

6. Cette jolie robe de crêpe romain est ornée d'une bande de dentelle incrustée pour former plastron. L'ampleur de la jupe est froncée devant. Métrage jusqu'à 44 : 3 m. en 100 cm.; jusqu'à 48 : 3 m. 50 en 100 cm. Dentelle : 1 m. 15.

7. Cette petite robe, très amincissante, est en crêpe noir mat. La jupe est taillée en biais. Le corsage blousant est droit fil. Métrage jusqu'à 48 : 4 m. en 100 cm. Plastron de georgette : 0 m. 30 en 80 cm.

8. Des bandes de crêpe brillant ornent cette robe de crêpe mat. Le panneau du milieu du devant est taillé en biais. Métrage jusqu'à 44 : 3 m. en 100 cm.; jusqu'à 48 : 3 m. 35 en 100 cm. de large.

L'Éternelle Jeunesse

Creusers, tricotés de laine. N'attendez pas que le vêtement soit usé : faites une reprise avec de la laine fine, du même ton, aux coudes, sur l'envers de la manche. Cette reprise, et les points seront très espacés, sera invisible sur l'endroit, mais doublera la vie du tricot.

Costumes de lainage. Lorsqu'ils sont lustrés, effleurez le tissu à contre-poil avec du papier de verre trois zéros, ou une brosse de chiendent et de brins d'acier flexibles.

Parapluies : Contrairement à ce que l'on croit, un parapluie doit sécher fermé, avec le manche en bas. S'il sèche ouvert, la soie se tend trop et, par la suite, se déchire plus rapidement.

Bas, chaussettes : N'attendez pas qu'ils soient troués pour les repriser au talon, à la tige et sur l'envers...

Soie de cuir, chaussures : Pour les remettre à neuf, lavez les rapidement à l'eau tiède avec une brosse molle et du savon. Puis, passez une légère couche de cirage et frottez avec un tissu de coton non pelucheux.

Plis : Des plis bien repassés doivent tenir fort longtemps, car les repassages répétés abiment les laines. Lorsque vous avez bien réformé vos plis au fer, enlever le linge humide puis sec le dos d'une brosse, tapez fortement sur le vêtement jusqu'à ce qu'il ne contienne plus une vapeur.

C'EST FACILE D'ENLEVER UNE TACHE, MAIS...



Enlever à l'essence une petite tache serait si facile si on pouvait éviter le grand cerne ! Mais c'est pourtant possible si, aussitôt la tache partie, vous posez sur le cerne qui commence à se former, un linge humide plié en deux, sur lequel vous donnerez de petits coups avec un fer chaud. Après 4 ou 5 coups, secouez fortement le vêtement pour en faire sortir la vapeur.

Des couleurs pleines de charme, délicates.



Cailler

la marque très aimée

Pour Madame? une belle boîte de bonbons fins, toujours exquis.

Pour les enfants? quelques tablettes de chocolat, parées pour les fêtes.

Pensez-y à temps!

Noël malgré la guerre.



Les troupes blanches.

AVEC NOS SOLDATS

Noël est à nos portes. De nouveau, des milliers de nos soldats passeront cette fête loin de leur foyer. Un grand nombre d'entre eux ont femme et enfants. Il est donc fort compréhensible que ces hommes se sentent le cœur lourd de soucis au seuil de l'hiver. Peuple suisse, tu sais quel est ton devoir : appuyer de toutes tes forces l'action pour le Noël du soldat. Soit en achetant la jolie plaquette qui représente un soldat casqué, soit en faisant l'acquisition de la carte historique *La Suisse en armes*, soit encore en versant ton obole au compte 1111/7017 ou en t'occupant personnellement d'un soldat et de sa famille. Et maintenant, au travail ! A titre d'exemple, disons que dans la seule ville de Zurich, 100.000 plaquettes ont été écoulées dès le 24 novembre.

SOLDAT, MON FRÈRE

*Non, ton labour ne fut pas vain, soldat, mon frère !
Tous ces jours passés loin de la ville ou du champ
où demeure un enfant, une femme, une mère
qui soupire et compte le temps.*

*Ces jours sur le terrain et ces nuits sur la paille,
ces marches dans le soir, la brume ou le soleil,
et tous ces mouvements que cent fois on détaille,
ce service toujours pareil !*

*Où, tu marchas longtemps sous la pesante charge
bien loin de l'atelier, du comptoir, du labour,
et longue était la route à ton pas lent et large,
bien loin, bien loin de ton amour.*

*Le soir, tu parvenais dans un pauvre village
où nul regard aimé ne pouvait t'accueillir
et tu devais encore, au terme du voyage,
faire ton gîte pour dormir.*

*Avant de te nourrir, tu fourbissais ton arme,
mitrailleuse, fusil, lance-mine, canon.
Tu retenais alors, peut-être, quelque larme,
quand tu songeais à la maison.*

*Et le doute venait, étant là sans te battre,
de bien savoir si tu servais utilement.
Ton courage hésitait et se laissait abattre
aux propos du cantonnement.*

*Mais vois, notre pays a gardé sa franchise,
les chars blindés n'ont pas labouré notre champ.
Vois, les villes, les ponts, les fermes, les églises
ici demeurent comme avant.*

*Donc, abaisse ta voix, reconnais ce miracle
que tu n'as mérité peut-être qu'à demi.
Vois, par delà les monts, le douloureux spectacle
du sol où la guerre a sévi.*

*Car d'autres ont donné tout entière la vie
dont tu n'as sacrifié qu'une petite part.
Or, la bonté de Dieu pour toi fut infinie
qui te cowrit de son rempart.*

*Ta victoire, ce fut d'écarter la bataille,
faisant ton seul devoir à l'appel du tocsin :
auprès de tant de morts, juge ta faible taille,
c'est eux que grandit le destin !*

SGT. ERNEST ROGIVUE, extrait de *Routes et Bivouacs*



En reconnaissance.



Moment de détente.



Patrouille de dragons.



Illustré
Revue
hebdomadaire suisse

L'ENCHANTEMENT DE NOËL

PHOTO EN COULEURS DE E. LABHART, ZÜRICH



No 51 XXI^{ème} année
Lausanne et Zofingue, le 19 décembre 1940
Prix: 40 cts.
Parait le jeudi